

46
1974

Sommaire

André Bossuyt, Evêque de la Mission de France

p. 5

Anniversaire

- Le Père Suhard et la Mission

Jean Vinatier

p. 19

- Morceaux choisis

Louis Augros

p. 29

Synode

- Une vue planétaire

X...

p. 33

- Travail de réflexion sur le thème du Synode

**Un groupe prêtres-laïcs
de Tunis**

p. 39

- Rapport de la Conférence épiscopale
d'Afrique du Nord

p. 47

Actualité

- « Objectif 74 »

André Bossuyt

p. 55

- Un ouvrage de théologie populaire

Henri Denis

p. 59

Carnet de la Mission

p. 67

André BOSSUYT

Evêque de la Mission de France

3 avril - 31 juillet 1974

Le comité de rédaction voulait que ce numéro d'après les vacances soit comme un reflet d'événements actuels de la vie ecclésiale : de courts articles se faisaient un écho de faits significatifs tels que le centième anniversaire de la naissance du Père SUHARD, Objectif 74 et encore la préparation du Synode. Quand ce numéro a été composé, nous ne pensions pas que l'actualité, dans sa brutalité, nous toucherait de plein fouet par la mort d'André BOSSUYT, Evêque de la Mission de France.

♦♦

La mort a saisi André BOSSUYT alors qu'il partageait la vie de l'équipe de Marseille, vivant le choix qu'il avait fait lui-même de consacrer les mois d'été à mener une existence qui le mette de plain-pied avec le monde d'aujourd'hui.

Depuis quelques semaines, André était employé de bureau dans une société d'import-export de Marseille. Des horaires de travail différents faisaient qu'il ne rencontrait habituellement pas le matin Xavier CAMPAGNE et Philippe de FONTANGES dont il partageait l'appartement.

Au soir du 31 juillet, ils avaient rendez-vous pour dîner. Etonné de son absence, Xavier le cherchait partout. En vain ! Il devait trouver André dans son lit, mort, victime d'une

défaillance cardiaque au cours de la nuit... On savait qu'un infarctus l'avait atteint quelques années auparavant ; pourtant des examens complets faits à la fin du mois de juin, avant son départ à Marseille, et renouvelés, le 29 juillet, de manière approfondie, n'avaient rien décelé d'anormal. Le cardiologue de Marseille lui avait même conseillé de ne réduire en rien ses activités.

Il est mort dans la nuit, seul.

Cette mort nous laisse désespérés ; elle est pourtant l'accomplissement d'une vie : d'une manière inattendue mais pleine de sens, elle scelle le vœu de son existence au service de la Mission.

Seuls quatre mois nous ont été donnés pour connaître André BOSSUYT, quatre mois pour être associés de près ou de loin à sa responsabilité d'Evêque. Ces quelques pages n'ont pas la prétention d'être un panégyrique : une telle démarche serait contraire à sa discrétion et à son humilité. Elles veulent simplement mettre en partage quelques-unes des premières expressions de l'Evêque de la Mission de France.

De nombreux compagnons de route, évêques, prêtres des diocèses de Compiègne ou de Reims, instituteurs laïcs, militants de la J.O.C., de la J.O.C.F. et de l'A.C.O., sont qualifiés pour dessiner d'autres facettes du message de sa vie.

« André, écrit un prêtre de la Mission, nous laisse un témoignage d'une profonde qualité évangélique. Homme humble, à l'écoute, très en connivence avec la "grâce de la Mission", il a "réussi" ce tour de force — plutôt ce "tour de foi" — d'être à pied d'œuvre en quelques semaines.. il a expérimenté la Mission de l'intérieur avec une intense faculté d'en saisir l'essentiel et d'être capable de le traduire... ».

**

A vue humaine, tout semble à recommencer et nous aurions de bonnes raisons d'être découragés. Avec bien des responsables de la Mission ouvrière, nous ressentons un désarroi devant le vide laissé par André. Mais, après son passage, si court soit-il, notre situation et notre histoire ne

peuvent plus être comme avant. En peu de semaines il a, croyons-nous, ouvert une voie qui ne peut plus être fermée. Avec lui, nous en sommes sûrs, une manière nouvelle de vivre la responsabilité épiscopale a été commencée. A la manière paradoxale de Dieu, à travers un homme, un signe a été donné...

En nous contentant de les situer, nous voulons retranscrire ici, avec le maximum de fidélité, quelques interventions d'André BOSSUYT en diverses réunions ou rencontres, ainsi que des extraits d'un article dont la rédaction était encore en chantier lorsque la mort l'a arrêté.

Evêque "livré" au service de la Mission

Immédiatement après sa nomination d'Evêque de la Mission de France, tel un pauvre de Yawhé, l'évêque auxiliaire de Reims s'est rendu disponible, annulant toutes les pages de son agenda, remplies par les activités de sa charge à Mézières-Charleville, conservant toutefois toutes ses responsabilités dans la Mission ouvrière. Il est arrivé à Fontenay, dans la semaine de Pâques, avec une petite camionnette qui était loin d'être surchargée... « En venant ici, j'ai la volonté d'y investir toute ma personne, avec toutes ses limites et toutes ses aspirations ».

Voici la manière dont il annonçait à la Mission de France le service qui lui était confié :

« Chers amis,

Qu'un évêque soit aujourd'hui totalement "livré" au service de la Mission de France est évidemment un signe : vous allez m'aider à le comprendre. Grâce à l'épaullement de l'Equipe centrale et du Comité épiscopal, nous allons ensemble et dans la joie faire tout pour que ce signe devienne une réalité quotidiennement vécue.

La recherche que vous poursuivez depuis plus de trente ans a toujours voulu se situer à la fois comme un partage sans faux-fuyant de la vie des hommes d'aujourd'hui et comme un service sans équivoque de l'Evangile en communion avec l'Eglise du Christ. Laissez-moi dire aussi simplement que possible combien je suis heureux d'être dorénavant lié par l'intérieur à une telle démarche. Mon désir, malgré toutes les limites dont vous ne tarderez pas à vous apercevoir, est de pousser avec vous aussi loin que possible cette aventure mystérieuse. L'Esprit nous mènera "où il voudra".

Quelques délicatesses de Dieu à mon égard !

Tout mon projet sacerdotal a été pensé et réalisé en fonction de la mission : ce sont les épreuves de santé qui, à l'âge de 28 ans, m'ont forcé à y renoncer ; aujourd'hui, il m'est permis d'y revenir sous une autre forme... Par ailleurs, qui dit REIMS évoque le souvenir vivant de celui qui fut l'inspirateur de la Mission de France, le Cardinal SUHARD. Enfin, il est dans l'acte de naissance de la Mission de France que d'être liée au Carmel de LISIEUX ; je quitte les Ardennes au moment où va s'implanter un nouveau et tout jeune Carmel dans ce département qui n'avait plus aucun signe de vie contemplative depuis plusieurs siècles.

Tout cela se tient.

Il me reste maintenant à "prendre mon bâton de pèlerin" pour venir, autant qu'il est humainement possible, partager la vie de chacun d'entre vous.

Merci de m'accueillir comme un "serviteur". »

(10 avril 1974).

Un nouveau style de responsabilité épiscopale

Il était le premier Evêque de la Mission de France appelé à se consacrer à plein temps aux tâches missionnaires.

Il aimait à dire, avec son sourire malicieux : « Je suis à part entière dans l'épiscopat, je suis à part entière à la Mission de France ». Il avait une conscience vive du lien profond qui unit la Mission de France à l'Episcopat. En plusieurs occasions il a exprimé cette conviction, notamment lors du déjeuner-débat des Informateurs religieux, en mai 1974 :

« La Mission de France a un lien fondamental avec l'Episcopat, non pas seulement un lien historique ou juridique, mais un lien ontologique. C'est ce qui la fait tenir. La Mission de France n'existe que dans la mesure où elle est voulue par les évêques de France. »

Comme évêque auxiliaire et membre de la Commission épiscopale du monde ouvrier, j'avais déjà conscience de l'unité de l'Episcopat, maintenant je sens encore plus que je suis au service de tous les évêques de France ».

« Je suis l'évêque de ceux qui ne sont pas dans l'Eglise. Je suis l'évêque d'un peuple à naître » : c'est ainsi qu'il répondait à quelqu'un qui voulait l'embarrasser sur le peuple dont il avait la charge.

Lors d'une révision de vie en équipe centrale, André a eu l'occasion de développer ses intuitions sur sa responsabilité d'évêque :

« Je me sens très concerné, en profondeur, par l'appel que vous lancez d'un nouveau style de vie épiscopale. Des "épousailles" entre un évêque et les exigences d'une situation missionnaire radicale : partage de vie, se laisser habiter par les questions du monde moderne.

Je me rends compte que cela n'a pas été ma situation jusqu'ici. Certes, j'ai eu quelques contacts avec des non-croyants ; mais je n'ai pas habité ce monde-là. Je n'y ai fait que quelques incursions, un peu comme un touriste. Vous m'aidez à chercher, compte tenu de mes limites et de celles de ma santé.

Le service missionnaire de type épiscopal qui est le mien ne réclame pas que je passe mon temps à courir de réunion

en réunion. Il y a nécessité de partager certaines formes de la vie des hommes et de la vie des prêtres de la Mission de France, auxquelles j'ai déjà pensé.

Je perçois encore mal, bien que je pense que ce soit majeur, l'importance de mes liens avec l'épiscopat. Aider l'ensemble de mes frères évêques en les faisant profiter des richesses que j'aurai le privilège de découvrir en étant "à l'intérieur". Cette perspective m'effraie un peu. Je sens comme il est difficile aux évêques de sortir d'une orbite de chrétienté. Tout se trouve déjà dans les textes du Concile, du Synode... mais, dans le concret, il est difficile d'arriver à en vivre, et de changer d'orbite. Il y a là une tâche immense qui m'attend. »

(4 mai 1974).

Rencontrer le "nouveau monde"

Après ses premiers contacts avec des équipes ou des ateliers, il nous dit qu'il était fort impressionné par « *l'entêtement évangélique des prêtres de la Mission de France, à partager la vie des hommes* ». Il reprit plusieurs fois cette expression qu'il avait utilisée devant les Informateurs religieux. Très vite il manifeste le désir de communier, sous une forme ou sous une autre, à la vie concrète des prêtres de la Mission et de participer à la vie des hommes, à sa manière. Ce désir a abouti à la décision de passer les mois de juillet et d'août dans l'équipe de Marseille.

C'est là qu'il rédigeait ces lignes qui aident sans doute à décrypter le sens de cette démarche :

« Il n'est pas si facile de rencontrer sérieusement ce "nouveau monde", celui qui subsiste totalement en dehors de nos circuits, celui où nos points de repère pour situer notre action, notre langage, et finalement notre personne n'existent pratiquement plus.

Nous n'avons que très exceptionnellement l'occasion de réaliser cette sorte de "plongée en pleine mer sans plus avoir aucun rivage à l'horizon pour s'y repérer". On se sent alors à peu près totalement démuné de tout ce trousseau de clés qui nous permettaient d'ouvrir des collections de portes. On perçoit au moins un peu ce qu'est la vie des hommes... dont on parle tant, mais que l'on connaît si mal parce qu'on ne la partage pas ; tout au plus en entend-on bien parler. Il apparaît clairement que la quasi totalité de l'humanité vit dans cet univers-là, et que "construire l'Eglise" aujourd'hui, là-dedans, mérite bien le terme de "naissance d'Eglise".

Dans le concret, je chercherai donc dorénavant avec mes frères, "ces hommes du nouveau monde", la manière signifiante de vivre la Foi en Jésus-Christ ; de la partager de telle sorte qu'elle apparaisse parlante même à ceux qui en sont le plus éloignés, de la célébrer, afin que toutes les dimensions originales du mystère du salut y soient révélées. Il s'agit d'une marche où il faut, au milieu de la forêt vierge, tailler son chemin sans carte mais... avec la boussole de l'Esprit-Saint, dont les lumières sont à recevoir en Eglise. Cela ne se fera pas sans souffrances. Cela ne se fera pas non plus sans connaître la joie de redécouvrir constamment la jeunesse de l'Evangile, la capacité d'appel et d'attraction qui habite la personne même de Jésus-Christ. Il nous saisit en nous reliant toujours plus profondément à son Père et à nos frères. »

(juillet 1974).

Refaire à neuf le tissu de l'Eglise

Il se voulait dans la lignée du Père SUHARD et, malgré un emploi du temps qui lui laissait peu de liberté, il tint à participer, le 23 mai, à la messe du centenaire du Père SUHARD. L'article qu'il rédigeait encore quelques heures avant sa mort était intitulé-: « NAISSANCE DE L'EGLISE ».

Refaire le tissu de l'Eglise était une de ses préoccupations majeures.

« Je me familiarisais peu à peu avec cette idée que le tissu de l'Eglise se dégradait inévitablement. N'était-il pas fait de ce matériau humain que nous sommes tous ? Les tissus se décolorent et se liment avec le jour et l'usure. Dans l'Eglise le poids des habitudes entraîne des glissements, des décentrations : telle entreprise fondée au siècle dernier dans des perspectives audacieuses d'évangélisation est devenue aujourd'hui un bastion anachronique, que l'on s'obstine à sauvegarder. Le changement de contexte amène cette entreprise à donner le témoignage inverse de la béatitude évangélique qui l'avait inspirée. Les réalités de l'esprit doivent s'incarner peu à peu dans des choses ou des gestes. Et puis..., peu à peu, ces choses et ces gestes en viennent à se suffire, à ne plus être relancés et purifiés continuellement par la source d'où ils descendent : c'est le dessèchement, la paralysie, la caricature... »

Que faire ? Eh bien... refaisons continuellement à neuf le tissu de l'Eglise en accueillant les lumières de ceux qui ont pu réaliser les expériences de re-naissance les plus authentiques ! Ce fut pour moi la période où j'essayais avec tous mes frères prêtres qui acceptaient d'entrer dans ce projet : fonder de multiples cellules de base où devaient normalement se retrouver toutes les caractéristiques de la cellule-mère, l'Eglise de Jésus-Christ. Il pouvait s'agir d'équipes de n'importe quelle espèce, de regroupements eucharistiques de communautés à finalité immédiatement évangélisatrice ou diaconale, voire même de toute cellule familiale, éducative, religieuse, presbytérale.

Nous n'aurons jamais fini de faire "renaître" cette Eglise. Nous voulons dire par là : faire circuler le dynamisme du Royaume dans des institutions qui, même souples et évolutives, connaîtront toujours le risque de s'anémier et de se bloquer. La faiblesse humaine alourdit aussi bien les religieuses, les prêtres, les évêques que tous les autres baptisés et chacun sait que la force d'inertie est une des plus puissantes du monde ! Par ailleurs, il est facile de voir que si un

bâtiment se détériore trop profondément il ne saurait suffire d'un ravalement de façade. Quelquefois même la classique transfusion sanguine est insuffisante : il faut opérer un changement total de sang. Faudra-t-il accepter de gaieté de cœur des opérations chirurgicales, des mutilations pour que puisse s'opérer une renaissance d'un nouveau type ? »

Dans une rencontre récente des responsables de l'A.C.O. et de la Commission épiscopale du Monde ouvrier, l'interrogation devenait action de grâces :

« Je rends grâce pour cette Eglise qui ne veut exister, avec toutes les dimensions de son Mystère, que dans la trame de la vie des hommes et pas ailleurs. Cela me paraît infiniment positif pour l'annonce de Jésus-Christ en monde ouvrier et pour tous les hommes. »

Permettre à l'esprit d'accomplir son travail

Homme de dialogue, André refusait tout ce qui pouvait enfermer, tout ce qui respirait le ghetto. Il avait une conscience vive que sa charge dépassait largement la Mission de France. Et il œuvrait pour que toutes les forces vives de l'Eglise (prêtres et laïcs) se fécondent pour l'évangélisation du monde moderne et spécialement du monde ouvrier.

« La Mission de France n'est pas seule à avoir vocation missionnaire, mais elle a une vocation typique. Elle n'a pas l'exclusivité de l'esprit missionnaire, car il y a place pour plusieurs types de sensibilités. Nous refusons de nous laisser enfermer dans un sillon unique, fût-il particulièrement riche. »

(Aux Informateurs religieux, mai 1974).

« Ne pas chercher une formule. Avancer avec la liberté de l'Esprit-Saint ». En de multiples circonstances, la référé-

rence à l'Esprit était son point de repère ; notamment lors d'une réflexion sur la recherche commune.

« La recherche commune est un service collectif d'Eglise. Il y a service collectif d'Eglise à partir du moment où l'on permet à l'Esprit-Saint de réaliser son travail dans la vie des hommes, dans la vie d'un corps presbytéral, dans la vie d'un collège épiscopal. Penser à ce que le Christ a dit au sujet du travail de l'Esprit : il nous permet d'entendre, il nous remet en mémoire tout ce que le Seigneur nous a dit ; il le revitalise, il le réactualise dans la trame originale d'une existence humaine aujourd'hui, en fidélité avec la tradition vivante, dans la ligne du travail de l'Esprit au cours des siècles, en continuité avec l'équipe apostolique.

Cela suppose une communion, car cela nous amènera à "raconter" ce que le Seigneur accomplit en chacune de nos vies, sur les terrains où nous sommes. Est-ce que ne n'est pas cela la construction de l'Eglise ? Notre service : permettre à l'Esprit de faire ce travail. La responsabilité ministérielle est engagée dans la mesure où celle-ci doit signifier l'initiative divine. L'Ecriture appelle les ministres "dispensateurs du mystère". Nous avons à chercher comment peut être manifestée aujourd'hui l'initiative divine. »

(5 mai 1974).

Au centre de la responsabilité ministérielle, une mission d'authentification sur laquelle André a eu l'occasion d'intervenir dans un atelier :

« Cette mission d'authentification, je la vois comme me demandant de prendre tous les moyens qui me permettront de dire : " ce qui se vit dans cette communauté est dans la ligne de la Tradition apostolique". Après que j'aie pris tous les moyens humains, y compris ceux qui relèvent de la confrontation et de la contemplation, j'ai à dire : "ce qui se cherche dans cette communauté, ce qui se vit dans ce type de ministère est dans la ligne de la Tradition apostolique vivante". C'est une responsabilité fantastique ! C'est une chose qui me dépasse de tous les côtés ; mais c'est ce que, au moins théoriquement, je mets sous le mot d'authentifi-

cation : ceci est dans la ligne de la tradition vivante du collège des douze à qui Jésus-Christ a confié la Mission universelle. »

(22 juin 1974).

Prêtre à la fois chercheur de Dieu et témoin de la parole

Lors de la rencontre de l'atelier des équipes urbaines, un participant avait insisté sur une tension parfois douloureuse qui habitait sa vie de prêtre.

« Certains voient une contradiction dans la vie du prêtre : d'un côté, il est quelqu'un qui cherche sa foi avec les chrétiens ; d'un autre côté, il a quelque chose de plus à dire à cause du ministère qui lui a été confié dans l'Eglise.

Je suis étonné par le terme de contradiction. Il y a contradiction si les deux choses se trouvent au même niveau. Or je me demande si nous ne simplifions pas les choses comme si, dans la phrase "le prêtre qui cherche", et dans la phrase "le prêtre témoin de la foi", on était exactement au même niveau d'intervention, au même niveau d'activité, au même niveau de rapport entre notre conscience, notre intelligence et la source qui est Dieu.

Si j'essaie de me mettre dans ce que doit être mon rapport direct avec Dieu j'ai envie de dire ce n'est pas moi qui cherche Dieu, c'est, fondamentalement, Dieu qui me cherche. Si je parle le même langage de mon rapport direct avec Dieu et si je cherche mon rôle de responsable de la Parole, je dis : c'est Dieu qui parle par la médiation nécessairement bancal dans laquelle je me trouve face à Lui et dans mon rôle de médiateur entre Lui et les hommes.

Quand j'essaie de me situer au niveau du mystère qui doit se dérouler en moi, à travers ma vie de foi, comme à travers ma vie plus typiquement ministérielle, je suis toujours tenté — comme tout homme — de me chercher des explications rationnellement assez claires, assez satisfaisantes. Je voudrais, en quelque sorte, par un mouvement qui m'est

assez naturel, évacuer le mystère et un certain nombre de tensions. Or, quand je me situe face à Dieu et à l'Évangile, je sais que j'ai à vivre dans un entre-deux perpétuel entre un Royaume qui est déjà là et un Royaume qui n'est pas encore totalement là.

Cela fait donc congénitalement partie de mon espèce de chrétien et de mon espèce de prêtre que d'être dans un entre-deux permanent, à cette charnière perpétuellement inconfortable : j'ai à accueillir le mystère, beaucoup plus qu'à vouloir en délimiter exactement les contours ; c'est autre chose que d'avoir un clé à molette capable de démonter un mécanisme. »

(22 juin 1974).

Au-delà de ces débats, se profile un problème fondamental pour ceux qui « habitent » le monde moderne.

« Je perçois, à travers les échanges, un problème de fond qui me travaille beaucoup l'esprit, et dans lequel je ne comprends pas voir clair. D'un côté, nos comportements doivent avoir des fondements humains et doivent être analysés rationnellement : ils demandent des analyses qui les fondent en tant que comportements humains. Mais, en même temps, je pense que, dans la Foi, il y a un Dieu qui, Lui, fonde cet humain. Je viens exprès d'employer le même mot, tout en sachant qu'il y a une analogie entre les deux phrases, car je n'ai pas mis exactement le même contenu dans les deux mots "fonder". Alors je vois le problème : j'ai l'impression qu'il est extrêmement important pour des gens comme nous tous, et pour tous les chrétiens qui sont destinés à vivre dans le monde moderne. C'était un problème que nos aïeux, grosso modo, pouvaient parfaitement ignorer. Nous sommes tous, vous sans doute, mais moi certainement, assez malhabiles pour dire comment ces deux types de fondements, qui ont — chacun dans leur ordre — leur consistance, doivent ne pas se mélanger et néanmoins s'articuler. En disant cela, j'ai bien conscience de ne soulever qu'un problème de plus, mais je crois qu'il faut qu'on essaie de balbutier à longueur de vie, dans l'articulation qui existe entre tout cela... et tout cela venant de l'Incarnation du Fils de Dieu. »

(22 juin 1974).

Vers une rencontre définitive...

**« Priez pour que Dieu soit mon héritage définitif.
Je me suis débattu toute une vie
pour essayer de L'aimer et de Le faire aimer.
Que je puisse L'aimer maintenant avec mes frères.
Cela suffit. »**

(Testament, août 1953)

**« Les frères que je rencontre
me renvoient à une rencontre plus approfondie
avec le Seigneur.
De nouvelles rencontres,
de nouvelles recherches suractivent en moi
le désir d'être en synchronisation intime
avec le Christ. »**

(7 juillet 74)

Le Père Suhard et la Mission

Jean Vinatier

« Devant la mort du Cardinal SUHARD, il nous faut bien prendre conscience de ce fait : il est, après Dieu, le père de la Mission. Elle est née de lui : elle a vécu par lui... ».

(Père Augros, mai 1949).

Cinquante ans après la mort de Sainte-Thérèse de Lisieux, de grandes fêtes ont lieu dans la petite ville normande qui se relève lentement des ruines de la guerre. Le 30 septembre 1947, le Cardinal Suhard prend la parole pour leur clôture :

« Le service inouï que, grâce à l'une de ses enfants les plus pures, la France va rendre au monde, c'est de vivre avant lui, et sans doute pour lui une expérience décisive dont l'enjeu est, tout à la fois la pérennité du christianisme et la survivance de la civilisation. Dieu semble permettre et vouloir que la France, qu'une longue -série d'épreuves avaient prédestinée à ce rôle, serve de terrain d'essai aux affrontements qui se préparent. Elle semble, en ces années décisives et avant les autres nations, vivre une crise vitale et déjà manifestée, que d'autres peuples, actuellement pri-

vilégiés en apparence, portent dans leurs flancs comme un mal secret qui les ronge... Ne nous y trompons pas : demain ce n'est plus seulement notre patrie, c'est le monde entier qui risque d'être « pays de mission ». Ce que nous vivons aujourd'hui, les peuples le vivront à leur tour. Telle structure, telle construction qui semblent maintenant inébranlables s'écrouleront avec fracas... ».

27 ans après ces paroles, qui n'en reconnaît l'accent prophétique ? Celui qui les prononçait avec une tranquille audace, mais aussi avec la conscience aiguë de ses responsabilités, avait déjà fondé, pour répondre aux besoins spirituels de l'après-guerre, la Mission de France et la Mission de Paris.

Au delà des faits et de quelques dates qui appartiennent à l'histoire et qu'il suffit de rappeler, je voudrais évoquer, à travers les paroles mêmes du Cardinal Suhard, comment il fut à l'origine de la Mission de France, pourquoi il en fut l'âme durant les années de son printemps, et pourquoi enfin il le reste même pour les jeunes générations qui ne l'ont pas connu.

Près du Carmel de Lisieux

La prise de conscience de ce qu'on appelle « la déchristianisation » de la France avait grandi après la fondation de la J.O.C. et des premiers mouvements apostoliques de laïcs. C'est pourtant d'abord en milieu rural que, grâce à quelques pionniers, on songera à y répondre d'une façon plus organique.

Encore archevêque de Reims, le Cardinal Suhard, en mars 1939, accomplit une double démarche : auprès de l'évêque de Bayeux — son ancien diocèse — et auprès du

Carmel de Lisieux. Il leur demande d'accueillir un « Séminaire des Missions ».

La guerre qui arrive, la nomination du Cardinal à Paris (8 mai 1940) deux jours avant l'invasion allemande, retardent tous les projets.

Le 24 juillet 1941, l'A.C.A.,* décide de fonder à Lisieux le Séminaire de la Mission de France. Le 26 août, l'évêque d'Autun, sur les instances du Cardinal, accepte que M. Augros, supérieur du Séminaire de son diocèse, prenne la direction de la future maison de formation.

En septembre de la même année, les évêques de France reçoivent une lettre qui leur précise les buts à atteindre : *« Afin de rendre au Christ et à l'Eglise tant de populations qui en sont pratiquement séparées, il a été décidé... que la Mission de France serait créée et qu'un séminaire serait établi dans lequel se formeraient les prêtres désireux de se consacrer au travail apostolique de la mission, en menant la vie commune et les séminaristes qui souhaitent prendre rang un jour parmi ces prêtres. Le séminaire de la « Mission de France » est fondé à Lisieux, près du carmel où a vécu et où est morte Sainte-Thérèse de l'Enfant Jésus... »*. Cette lettre est signée par l'archevêque de Paris qui précise, avec le père Augros, les grandes lignes de la Mission.

Le 5 octobre 1942, à la Maison Saint-Jean, près du Carmel, 30 prêtres et séminaristes se rassemblent autour de 4 animateurs : les Pères Augros, Lorenzo, Levesque, et Perrot. La Mission de France est née. Parmi les prêtres qu'elle accueille, on remarque l'abbé Godin, qui va bientôt fonder la Mission de Paris.

Le 25 février 1943. Le Cardinal Suhard vient au séminaire :

« Poursuivez votre effort avec audace et prudence, dans l'amour et dans la joie ».

(*) Assemblée des Cardinaux et Archevêques.

Le 26 avril 1943, le Cardinal reçoit le manuscrit de « France, pays de mission ? ».

Le 23 juin 1943, les deux premières communautés de la Mission de France sont fondées.

Le 1^{er} juillet 1943 : la Mission de Paris est fondée à son tour. Après une retraite à Lisieux (27 décembre 1943 — 15 janvier 1944) elle commencera sa tâche au moment où meurt tragiquement son fondateur : l'abbé Godin, le 17 janvier 1944.

Depuis lors, après la libération de la France, le Cardinal Suhard ne cessera plus d'être en relation étroite avec le séminaire et ses professeurs. Il fera à Lisieux de fréquentes visites, procédera à plusieurs ordinations, donnera ses directives à tous. Il continuera en même temps à informer personnellement l'Assemblée des Cardinaux et Archevêques des progrès de l'institution.

Désirant enfin établir solidement la Mission dans l'Eglise, dès 1945, au nom des évêques, le Cardinal propose à Rome un statut et n'aura de cesse qu'il ne l'ait obtenu : *« Je voudrais tant laisser après moi, solidement établie, une institution dont j'apprécie toute la valeur »*, écrit-il en 1948.

C'est le 28 mai 1949 qu'il reçoit le statut canonique provisoire qui doit régir la Mission. Il ne cache pas sa joie. Deux jours plus tard, le lundi 30 mai, il rentre à la Maison du Père. A cette date, 40 communautés missionnaires sont déjà fondées, le séminaire est en pleine expansion et 17 nouveaux prêtres viennent d'être ordonnés.

L'homme de notre temps

Les passages du Père Suhard à Lisieux n'étaient pas sans nous marquer d'une émotion particulière. Nous devinions qu'il ressentait le poids des responsabilités de sa charge. Son sourire permanent disait plus que de la bonté ; et lorsqu'il nous parlait, sur un ton familier et direct, nous

savions qu'il nous livrait le fruit de ce dialogue intérieur qui ne cessait jamais en lui. Archevêque de Paris, nous comprenions que Dieu l'avait placé au cœur même des problèmes les plus angoissants, au confluent des aspirations les plus généreuses, comme au carrefour de tous les efforts missionnaires. Il nous ouvrait toutes grandes les portes de l'avenir. Rarement je pense s'équilibrèrent avec tant de justesse, chez un grand évêque, l'audace apostolique et la prudence chrétienne parce qu'il mesurait dans un même mouvement la force de Dieu et la faiblesse des hommes que nous étions.

Nous méditons sans cesse dans notre prière ses grandes confidences, ses perceptions prophétiques et, selon sa propre expression, « le frémissement intérieur à la vue de l'idolâtrie » qu'il savait nous communiquer.

« Une masse immense de nos frères a perdu non seulement le contact vivant avec Dieu, mais jusqu'à son souvenir. Des vies d'apôtres se consomment dans une stérilité apparemment totale, des élans magnifiques se heurtent à une indifférence placide à l'égard de la foi ou à son refus concerté... »

Ceux à qui vous vous adressez ont des qualités. Ils se font du christianisme un idéal très haut auquel il faut se hisser soi-même. Il faut se mettre à la portée de cette masse telle qu'elle est...

Comme à ses origines, l'Eglise se retrouve dans un monde en partie paganisé. Mais avec cette double différence : d'une part ce paganisme n'est plus, comme celui du début, élémentaire et encore religieux : il s'est constitué en mystique organisée, en humanisme athée ; d'autre part, l'Eglise n'est plus naissante : elle a derrière elle des siècles de chrétienté ; on comprend le malaise... ».

« L'Eglise a trop le sens de la dignité humaine pour ne pas encourager de sa clairvoyante sympathie l'ascension de la classe ouvrière vers sa place légitime dans la nation... »

La vie de ces prêtres (ouvriers) n'est ni une évasion,

ni une étude de mœurs, ni même une prétention de "conquête". C'est une vocation de rédemption. Le travail n'est pas pour eux un prétexte ou une occasion de "propagande", c'est l'"acte de naturalisation" du prêtre dans un peuple où il n'était plus qu'un étranger, c'est le partage souffrant et pénitent de la condition humaine ».

On pourrait multiplier les citations qui nourrissaient notre vie et notre vocation. Et maintenant, après des années d'épreuve et après le Concile, nous comprenons mieux, même si nous l'avons parfois oublié, que ces messages restent la première source de nos divers engagements et de notre fidélité.

Un esprit lucide

Je me suis souvent demandé, en pensant au Cardinal Suhard, comment ce prêtre, qui fut si longtemps professeur de séminaire puis sans transition évêque de trois diocèses différents, avait réussi à comprendre aussi profondément les questions radicales posées par notre monde à la foi et les exigences concrètes de la Mission.

Cela reste, bien sûr, le secret d'une conscience et le fruit d'une grâce. Un jour sans doute la biographie exhaustive que nous attendons nous donnera-t-elle des éléments pour mieux répondre à cette question.

Je voudrais cependant faire ressortir ici quelques aspects convergents de son message, ceux qui ont éclairé notre route.

● **Le Cardinal Suhard a toujours souligné et voulu l'unité des diverses tâches missionnaires.**

Ce n'est pas par hasard que, dans sa pensée et dans son cœur, Mission de France et Mission de Paris étaient aussi étroitement unies dans leur source commune. Dans la plupart de ses discours il les cite ensemble.

Ce n'est pas par hasard qu'au moment où beaucoup voulaient infléchir la Mission de France vers la seule « re-christianisation » du monde rural, le Cardinal a délibérément opté pour qu'elle soit présente, suivant les vocations et les appels, dans tous les milieux déchristianisés.

Ce n'est pas par hasard enfin que l'archevêque de Paris a voulu accentuer les efforts missionnaires en même temps dans trois directions principales :

« Ce sera l'honneur de notre génération d'avoir compris que la situation nouvelle de l'humanité exigeait des conditions apostoliques nouvelles... L'immense effort qui a produit les Mouvements spécialisés les pousse à découvrir sans cesse les moyens de travailler la masse indifférente, à la manière du levain... Tous concourent à cet immense labeur : la Paroisse qui cherche sa voie communautaire et missionnaire, le clergé qui repense l'apostolat et anime les militants, les apôtres-laïcs qui pénètrent le milieu, enfin... Mission de France, Mission de Paris qui, le plus souvent en marge de la Paroisse mais toujours en liaison avec elle, constituent sa pointe avancée ».

● Pour le Cardinal Suhard, les décisions les plus audacieuses étaient celles qui avaient été le plus longuement mûries.

Homme de la doctrine, il nous appelait toujours à un approfondissement doctrinal.

« Penser d'abord ! Penser ! alors que tant d'hommes ne pensent pas... Il y a tant de choses à faire ou à refaire qui ne sauraient être faites ou refaites sagement et solidement qu'à la condition d'avoir été mûrement réfléchies et pensées... Il faut penser juste... ».

Il nous rappelait également que ce mûrissement de la pensée devait toujours partir de ce qui était vécu, du « partage plénier de la condition humaine ».

« Etre prêtre au XX^e siècle ne consistera donc ni à copier servilement des formes jadis valables, ni à innover par principe, mais à traduire le message en termes contemporains. En bref, le prêtre doit s'adapter... Aujourd'hui plus que jamais, il a le devoir d'être à l'avant-garde de la pensée et de la culture. Mais si cette information ne procède pas et ne s'accompagne pas d'une compréhension plus profonde qui la fait coïncider du dedans avec les misères ou les aspirations de ses compagnons, ceux-ci ne le reconnaîtront pas pour l'un d'eux ».

● **Ce mûrissement enfin et surtout ne pouvait se réaliser sans un approfondissement spirituel intense et permanent.**

Ce qui nous attachait avec tant de force à lui, c'est le sentiment qu'il était habité par une Présence et que son message renouvelait pour notre temps celui des mystiques les plus authentiques. Il traduisait avec bonheur tout ce que nous découvriions dans nos secteurs de mission. Il nous était facile de transposer ce qu'il disait pour son diocèse :

« Voici Paris, la cité géante que Dieu m'a confiée en partage. C'est de cette foule que j'aurai à répondre au jour du jugement. Comprenez-vous alors l'angoisse que j'éprouve ? C'est une hantise, une idée fixe, qui ne me quitte pas... Mon cœur se serre jusqu'à la douleur. Et je n'ai pas à chercher loin le sujet de mes méditations. C'est toujours le même : il y a un mur qui sépare l'Eglise de la masse. Ce mur, il faut l'abattre à tout prix, pour rendre au Christ les foules qui l'ont perdu. Mais comment faire ?... Notre première force ce sera la sainteté... ». (5 décembre 1948).

Quand ces paroles inoubliables furent prononcées, nous savions qu'elles étaient le cri d'un apôtre. C'est donc tout naturellement que nous comprenions cette connivence, cette correspondance spirituelle si profonde entre le Cardinal et

Thérèse de Lisieux. N'avait-elle pas écrit, elle aussi, 50 ans plus tôt au moment de l'épreuve décisive de sa foi :

« Ce n'est plus un voile pour moi : c'est un mur qui s'élève jusqu'aux cieux et couvre le firmament étoilé... Je chante simplement ce que je veux croire ».

Le Cardinal pressentait que ce serait là l'épreuve majeure de la Mission et des missionnaires. Aussi bien il ne cessera pas de nous renvoyer au message et à l'exemple de la jeune carmélite normande. Dès 1940, il écrit :

« Je sens qu'une partie de la mission de la sainte est à réaliser. Quand l'œuvre de la Mission de France aura été commencée, la petite Sainte sera dans sa vraie voie, parce que là il n'y a plus de terme aux générosités divines ».

Et, en écho, à la veille de sa mort, il redisait pourquoi il attachait tant de prix à cette « Mission de France, dont l'A.C.A. a magnifiquement compris et soutenu l'institution et l'idée ».

Il y aurait encore bien d'autres points à évoquer parmi ceux qui nous ont marqués durablement :

- le lien entre les apôtres, prêtres et laïcs, et la mission de l'évêque ;
- la solidarité entre tous les diocèses de France et au-delà de nos frontières :

« Spirituellement, comme à tous points de vue, la France est solidaire du reste du monde, mais plus fortement encore les diverses régions de France sont liées les unes aux autres ».

- enfin et toujours cette insistance à tourner nos regards vers l'avenir et à situer notre tâche particulière dans la mission globale de l'Eglise. Ainsi dans le prologue de sa lettre « Essor ou déclin de l'Eglise », il écrit :

« La crise qui ébranle le monde dépasse largement les causes qui l'ont provoquée. Le conflit en a sa part avec sa

suite de détresses. Mais le bouleversement qu'il a déchaîné n'a pas pris fin avec lui : il vient de plus haut et va plus loin. Les ruines sont un malheur. Elles sont aussi un symbole. Quelque chose est mort, sur la terre, qui ne se relèvera pas. La guerre prend alors son vrai sens : elle n'est pas un entracte, mais un épilogue. Elle marque la fin d'un monde. Mais du même coup, l'ère qui s'inaugure après elle prend figure de prologue : préface au drame du monde qui se fait ».

Si le grain ne meurt

Voilà 27 ans que le Cardinal Suhard écrivait ces lignes. Voilà 25 ans qu'il nous a quittés. Il a pris maintenant sa dimension d'éternité. Bien des événements depuis se sont produits et surtout le Concile. Les uns après les autres, tous sont venus confirmer son message prophétique.

Puissions-nous toujours entendre résonner en nous une de ses dernières paroles :

« Malheur à moi si je n'évangélise pas ! s'écrie saint Paul. Après lui et devant vous, je reprends ce cri terrible ».

Morceaux choisis *

Père Augros

Il y avait entre ce vieux Cardinal et cette petite Carmélite une parenté spirituelle très étroite. La hantise du Cardinal par rapport à ce mur et son souci permanent de le supprimer rejoint la décision de Thérèse de se tenir en permanence au pied de la croix pour recueillir le sang qui tombe des plaies du Crucifié afin de le verser sur les pécheurs et sa détermination d'entrer au Carmel à 15 ans. Une telle décision n'est pas une fuite mais une démarche très réfléchie concernant la fécondité de sa vie.

Et le Cardinal savait aussi que, durant cette longue maladie qui l'avait menée à la mort, Thérèse avait vécu constamment dans une nuit de la foi telle qu'elle se sentait aussi étrangère au monde surnaturel que le plus endurci des incroyants. Et elle avait vu clairement le lien entre cette épreuve et sa vocation. Aussi bien était-elle prête à demander à rester assise à la table des pécheurs aussi longtemps qu'il le fau-

drat pour que ses frères incroyants parviennent à la lumière.

D'où cette vocation contemplative lui paraissait-elle ouverte sur le salut du monde entier mais avec une prédilection pour cette catégorie d'hommes, de plus en plus nombreuse à notre époque : les incroyants.

C'est pourquoi le Cardinal pensait qu'un aspect de la vocation de Thérèse n'avait pas encore été réalisé. Elle était entrée au Carmel pour sauver les âmes : celle des pécheurs comme Pranzini qui, ayant commis des crimes, n'en ont aucun repentir ; celle aussi des incroyants dont, à travers sa longue nuit de la foi, elle a mesuré la misère mais dont elle ignorait le nombre. Elle y était entrée aussi afin de prier pour les prêtres (dont elle avait découvert la fragilité) et pour les missionnaires (dont elle devinait les difficultés et dont la tâche était si importante pour l'expansion de l'Eglise).

Ne fallait-il pas l'intéresser à ce nouveau type de missionnaires dont l'Eglise

* Ces quelques pages sont extraites d'un manuscrit composé par le P. Augros.

avait besoin aujourd'hui pour annoncer Jésus-Christ à ce monde de l'incroyance et faire tomber ce mur qui séparait l'Eglise de masses humaines si importantes. C'est pour cela que le Cardinal voulut lier cette fondation à la petite sainte de Lisieux. Ainsi lui permettrait-il de réaliser ce nouvel aspect de sa mission et d'apporter à cette œuvre nouvelle l'appui de son intercession et la lumière qui doit l'orienter sur sa route.

C'est pourquoi en 1940, à l'occasion du cinquantième de la profession religieuse de Thérèse (8 septembre 1890), il parle de son souci au Carmel et lui demande l'aide de sa prière.

Jusqu'en août 1941, on avait écrit et fait des projets pour les zones déchristianisées de la France rurale. Mais il semblait inconcevable qu'une initiative venant de l'Archevêque de Paris ne concerne pas aussi les villes où, nous disait Madeleine Delbrel, il y a des secteurs plus imperméables à l'annonce de Jésus-Christ que les populations de la Chine et du Japon.

Mais lorsqu'en septembre 1941, je l'interrogeais à ce sujet, sa réponse fut évasive. Je ne tardais pas à en connaître les raisons. Certains qui avaient coopéré activement à la mise en chantier de ce projet étaient opposés à cette extension, craignant que, comme toujours, la ville soit privilégiée au détriment des campagnes. Prudent, le Cardinal ne voulait pas les heurter de front.

Mais il y avait à Paris, en ce temps-là, deux prêtres, les abbés Godin et Daniel que la « drôle de guerre » avait confirmés dans leurs craintes. Ils estimaient que la JOC, parce que le plus souvent

intégrée dans les paroisses, n'avait rien changé au monde ouvrier. Tous ceux que la mobilisation avait mis en contact avec la masse en témoignaient. Il fallait donc chercher autre chose.

C'est pourquoi ils vinrent, l'un après l'autre, participer aux deux retraites de prêtres que je donnais à Lisieux en juillet-août 1942 et m'interrogèrent sur les intentions de la Mission de France. Je leur dis ce que je croyais être la pensée du Cardinal et leur conseillais de le rencontrer. La réponse fut nette : La Mission de France est tout autant pour le monde ouvrier que pour le monde rural.

C'est pourquoi le Père Godin voulut participer au démarrage du séminaire. Il vint à peu près régulièrement trois jours par semaine durant le premier trimestre. Et à la fin du deuxième trimestre, nous recevions communication d'un rapport écrit pour le Cardinal et qui, remanié, deviendra « France, pays de Mission ? ».

Ce texte que nous avons lu publiquement fut pour nous tous un trait de lumière. Nous pouvions entrevoir désormais ce que devait être la Mission de l'Eglise dans le monde ouvrier et, plus largement, dans le monde des grandes villes.

Mais, chose plus importante, la lecture de ce rapport bouleversa le Cardinal. C'est pourquoi, dès après Pâques 1943, les tractations commencèrent en vue de la mise en chantier de la Mission de Paris.

Janvier 1944

Du 19 au 24 décembre 1943, se réunissait, à Combs-la-Ville (Seine-et-Marne),

autour de celui que le Cardinal avait choisi comme responsable, le P. Hollande, le petit groupe de prêtres et de laïcs qui constituait le germe de la Mission de Paris.

Après les fêtes de Noël, on se transporta à Lisieux, les vacances ayant libéré le séminaire. Après quelques jours de retraite, se succédèrent jusqu'au 15 janvier les conférences magistrales (tendant à situer cette nouvelle démarche dans la grande tradition missionnaire et face au monde moderne) et les échanges de vue destinés à mettre au point les solutions pratiques.

Le Cardinal Suhard vint passer une journée avec nous. Il a résumé ses impressions par ces simples mots : c'est une nouvelle Pentecôte.

Une messe de minuit, célébrée le 15 janvier clôtura cette session. On se sépara après avoir convenu que la mise en

œuvre commencerait le lundi matin 17 janvier. Dans la nuit du dimanche au lundi, l'Abbé Godin mourait asphyxié, peut-être par un mauvais chauffage, plus sûrement électrocuté par une couverture électrique.

Ainsi commençait la mission de Paris : par la Croix, la messe des funérailles, en l'église St-Michel des Batignolles, fut pour ceux qui avaient vu en cette subite disparition une catastrophe, le signe que le matin de Pâques n'est pas loin du Vendredi Saint.

Et les fioretti de ce groupe en quête de sa voie mais plein d'une folle audace, en firent la preuve.

Ainsi sont nées Mission de France et Mission de Paris d'une même préoccupation fondamentale et d'une même audace concentrées dans la conscience apostolique d'un Evêque, le Cardinal Suhard.

Une vue planétaire

X *

DIEU a tant aimé le monde qu'Il lui a donné son Fils, son Unique afin que quiconque croit en Lui ait la Vie éternelle.

DIEU s'est fait homme en **JESUS-CHRIST**.
c'est **L'EVANGILE**.

L'EGLISE, qui est le **CHRIST** continué, a pour mission de poursuivre aux dimensions du monde et jusqu'à la fin des temps cette relation d'amour qui unit **DIEU** et **l'Humanité**.
c'est **L'EVANGELISATION**.

Regards sur le monde

**Quelques
données
sur sa situation
actuelle**

En 1972, une Commission des Nations Unies (The Economic Commission for Asia and the Far East - « l'ECAFE ») évaluait la population du globe à 3,635 milliards d'habitants, dont :

plus de 60 % vivent avec un revenu égal ou inférieur à 200\$US par an, [soit 900 NF] (1)
environ 60 % résident en Asie
plus de 50 % ont moins de 25 ans
environ 50 % sont de sexe féminin

(*) Un prêtre de la Mission de France qui après un séjour en Amérique Latine vit en Extrême Orient.

(1) Déclaration de M. MAC NAMARA, Président de la Banque Mondiale, à Santiago du Chili, lors des débats internationaux des Nations Unies sur les questions économiques et sociales - 1972.

environ 30 % âgés de 15 ans et plus ne savent ni lire ni écrire (2)
près de 30 % vivent, de gré ou de force, en régime socialiste.

Injustices et périls du monde contemporain

**A. Le fossé entre
les nations riches et
les nations pauvres.**

**B. La course
aux armements.**

80 % de l'augmentation du produit national brut dans le monde va aux nations dont le revenu annuel moyen dépasse déjà 1.000 \$US (soit 4.500 NF) et dont le nombre d'habitants représente le quart de l'humanité ; tandis que 6 % de cette augmentation va aux nations dont le revenu annuel ne dépasse pas 200 \$US (soit 900 NF) et regroupent 60 % des hommes de la planète. (Déclaration de M. MAC NAMARA aux représentants des Nations Unies en 1972 à Santiago du Chili).

En 1970, les dépenses militaires se sont élevées à 202 milliards \$US (soit 909 milliards de NF).

Au cours de la décennie 1960-1970, il a été dépensé pour l'armement 1.870 milliards \$US (soit 8.415 milliards de NF).

Cette somme aurait été suffisante pour nourrir pendant 5 ans et demi la population du continent asiatique qui représente la moitié de la population mondiale. (Rapport des Nations Unies établi en 1971 par 14 experts en science et en économie et intitulé : « Economic and Social Consequences of the Arms Race and of military Expenditure »).

Perspectives pour l'avenir

**A. La présence
des jeunes.**

Le nombre des habitants de la terre s'accroît de 45 millions par an. Il atteindra 6 milliards en l'an 2000 suivant les statistiques établies par les services démographiques de l'ONU. Mais l'indice de croissance démographique est beaucoup plus fort parmi les peuples où la sous-alimentation est chronique et où la durée moyenne de l'existence humaine ne dépasse pas 40 ans. Le nombre des jeunes va donc croître dans les années à venir en valeur absolue et en valeur relative.

Le monde tend de plus en plus à se rajeunir. En l'an 2000, sur 6 milliards d'hommes, près de 4 milliards auront moins de 25 ans.

(2) 783 millions d'analphabètes en 1970. Bilan de l'alphabétisation mondiale publiée par l'U.N.E.S.C.O.

**B. La montée
des peuples d'Asie.**

Suivant un rapport des Nations Unies, il y aura, en l'an 2000, 3 778 millions d'habitants en ASIE, c'est-à-dire plus d'habitants que toute la terre n'en compte actuellement et près des 2/3 de la population prévue pour la fin du siècle.

**C. Une dynamique
de mort :**

a) L'inégal accroissement du nombre des êtres humains et du volume des denrées alimentaires.

b) L'écart qui va sans cesse grandissant entre les revenus annuels moyens des pays en croissance dans le développement et ceux des pays en croissance dans le sous-développement.

« En l'an 2000, si les courbes se prolongent sans que des événements majeurs et imprévisibles viennent les briser, le monde industriel (Etats-Unis, U.R.S.S., Europe, Japon) comprendra 1 milliard et demi d'habitants qui consommeront de 5 à 10.000 \$US (soit 22.500 à 45.000 NF) chacun, tandis que le monde pauvre, le Tiers-Monde comprendra 4 milliards et demi d'individus qui ne consommeront que 300 \$US par an (soit 1.350 NF).

La population mondiale, évaluée en 1972 à 3,635 milliards, s'accroît de 45 millions par an. Elle va atteindre 6 milliards en l'an 2000 et 25 milliards en 2150 suivant les statistiques établies par les services démographiques de l'O.N.U.

Or en même temps la production des denrées alimentaires n'augmente que de 1 % chaque année.

Ce qui fait que chaque être humain vivant sur la terre a tous les ans en moyenne une quantité de nourriture plus faible pour subsister.

A quoi serviront tous nos progrès, à quoi serviront tous nos revenus individuels de 10.000 \$US (soit 45.000 NF) de l'an 2000, à quoi serviront nos Concorde à 2000 kilomètres-heure et nos ordinateurs, si c'est pour vivre sur une planète de près de 5 milliards de miséreux qui se révolteront, d'affamés qui s'entretueront, d'analphabètes qui répandront les miasmes du choléra comme ceux de l'anarchie ? Nous laissons se préparer un monde inviable. Et ce sera notre faute d'aujourd'hui ». (3).

(3) Extrait d'un article du Journal *Le Monde*, intitulé : « Le livre noir du Tiers-Monde », et rédigé par M. Maurice Guernier, auteur du livre : « La dernière chance du Tiers-Monde ».

c) La progression continue des dépenses pour l'armement

Il y a 10 ans, en 1960, le total des dépenses pour des fins militaires était estimé à 120 milliards \$US (soit 540 milliards de NF).

Aujourd'hui, en 1970, il se monte à 202 milliards \$US (soit 909 milliards NF).

Pour 1980, on prévoit une somme totale annuelle de 300 à 350 \$US (soit 1.350 à 1.575 milliards NF).

(« Economic and Social Conséquence of the Arms Race and of military Expenditure ». Rapport des Nations Unies).

Questions sur l'Eglise

La mission de l'Eglise est d'être témoin du CHRIST dans le déroulement de l'histoire de l'humanité.

Aujourd'hui, face à la montée des jeunes, à la multiplication des affamés, à la violence des puissants, à la haine des hommes, quels signes de DIEU l'Eglise, la Lumière des Nations, donne-t-elle au monde ?

Signe d'Unité

Dans un univers écartelé par les oppositions raciales et religieuses, par les antagonismes politiques et économiques, l'Eglise provoque-t-elle réellement les peuples à la communion ?

ou bien

l'Eglise étant liée à un Etat : celui du Vatican et au système qui en découle, ne sacralise-t-elle pas malgré Elle les divisions entre les Etats ?

La présence d'une nonciature à TAIWAN n'est-elle pas un obstacle majeur au dialogue de l'Eglise avec la Chine populaire qui rassemble le quart de l'humanité ? La réception par le Vatican des chefs d'Etat qui sont en guerre avec d'autres Etats ou qui laisse torturer et mettre à mort sans jugement des milliers de leurs concitoyens, n'est-elle pas une source de scandale et n'empêche-t-elle pas le corps du CHRIST de grandir aux dimensions de la planète ?

Signe de Justice

Les baptisés, engagés au service de Jésus-Christ dans le célibat et prêts à donner leur vie pour la gloire de DIEU, participent-ils de gré ou de force, aux mécanismes économiques et financiers qui écrasent les 2/3 de l'humanité ?

ou bien

sont-ils engagés dans un effort qui tend à la libération des hommes opprimés ?

« Il n'y a aucune chance de développement pour les pays défavorisés sinon dans une conception socialiste planétaire internationale appliquée en priorité dans les pays occidentaux ».

Robert BURON.

Président du Centre de Développement de l'Organisation de Coopération et de Développement Economique : O.C.D.E.

(I.C.I. 15.5.1973).

Signe de Paix

Dans l'accélération de la course aux armements, dans l'entassement des forces de destruction, les chrétiens sont-ils des non-violents actifs, capables d'ouvrir des chemins nouveaux ?

ou bien

sont-ils, eux aussi, emportés par le courant de la peur, inertes devant le danger atomique et la folie de la guerre ?

Signe de la Vérité

Face aux gestes de réconciliation accomplis par des non-croyants, gestes qui bouleversent l'univers et suscitent l'Espérance (ainsi l'agenouillement du Chancelier allemand Willy BRANDT en Pologne et la réparation publique du premier ministre japonais TANAKA en Chine Populaire), l'Eglise doit-elle taire les misères de son histoire ?

ou bien

l'Eglise n'est-elle pas conviée à reconnaître les fautes du passé, à en demander publiquement pardon et à traduire ainsi au monde la vérité de DIEU qui est l'Amour, l'Infini ?

Travail de réflexion sur le thème du Synode *

Un Groupe de réflexion

Réunis depuis plusieurs mois en groupe de travail sur le thème du Synode, nous nous permettons de formuler quelques observations susceptibles de contribuer dans une certaine mesure à l'expression de la « Bonne Nouvelle » dans notre pays.

Notre réflexion s'appuie sur notre vie quotidienne *ici* et laisse délibérément de côté quantité de problèmes théoriques et théologiques.

I. — Quel que soit notre comportement, nous nous sentons en permanence revêtus par nos camarades d'un masque qu'ils ne peuvent s'empêcher de nous apposer : celui du « chrétien occidental ». Masque aux traits incertains mais fondamentalement ambigus ; les valeurs réelles qu'il met en relief voisinant avec des zones d'ombre extrêmement épaisses, voire repoussantes. Si bien que chacun est classé au départ et quasi définitivement dans des catégories préfabriquées par l'histoire ancienne ou très récente des relations entre communautés : catégories faites de préjugés, de jugements, de certitudes caricaturales.

Nous savons trop combien la réciproque est vraie : notre

(*) Cette réflexion émane d'un groupe de chrétiens et de prêtres de Tunisie qui se sont déjà exprimés dans la revue cf. LAC, no 26 ; mars-avril 71.

Eglise n'est-elle pas un lieu, hélas, où s'expriment tant de préjugés sur ceux qui n'en font pas partie ? Nous ne nous étonnons donc pas. Mais nous sommes convaincus *que nous devons travailler à faire sauter ce masque*, même si sur certains points nous risquons de perdre un certain prestige.

Il est, certes, tentant de le faire sauter pour soi et de devenir ainsi quelqu'un de « pas comme les autres ». Cependant c'est toute notre Eglise qui devrait pouvoir être reconnue comme une communauté « pas comme les autres » communautés politiques, ethniques ou religieuses. Nous pensons rejoindre ainsi la réalité profonde de l'Eglise qui, en Jésus et dans les Apôtres, était bien celle qui étonne, qui « scandalise » et ne peut être classée nulle part. Sa parole et ses actes devraient n'être assimilables à aucun langage ou comportement des autres sociétés, tout en étant totalement enracinée dans la vie réelle de ces sociétés.

II. — A notre époque et dans notre pays, la Bonne Nouvelle de Jésus ne s'exprime encore que dans des termes (Théologie, langage), selon des normes (canoniques, liturgiques, morales), et dans des comportements presque exclusivement forgés par les générations chrétiennes d'Occident. A partir de notre vie au milieu de nos camarades, nous ressentons cela comme un lourd handicap qui rend la Bonne Nouvelle à peu près totalement inaccessible aux autres.

Il nous apparaît de plus en plus que nos Eglises locales doivent faire un énorme *effort de réflexion et d'acculturation* au sens très large du mot, si l'on veut que la Foi en Jésus-Christ puisse germer dans les peuples qui n'ont pas le même héritage culturel que nous.

Nous aimerions que les responsables de l'Eglise, et très spécialement les évêques et les prêtres, s'attachent à susciter plus vigoureusement ces recherches, à les soutenir, à repérer au niveau de la communauté les essais et résultats provisoires, quitte à les défendre et à les expliquer auprès de ceux qui en seraient désorientés.

III. — La rencontre avec des hommes enracinés dans un autre univers religio-culturel nous apprend chaque jour combien nous sommes loin d'être les seuls dépositaires de la Vérité. Chaque jour, au contraire, ils nous en révèlent les éléments importants et nous font toucher du doigt combien

nous devons être humbles devant le travail multiforme de l'Esprit dans le monde. Ce nous semble une exigence de fidélité que de reconnaître très clairement notre situation, commune à tous les hommes, qui est *en recherche* et non en possession de la Vérité. Notre Foi en Jésus-Christ ne saurait être sacrifiée. Loin de nous enfermer dans des certitudes séculaires, elle nous pousse au contraire à ne jamais considérer comme définitives des certitudes et des expressions provisoires.

Mais aussi il nous semble que nous ne pouvons pénétrer réellement dans la vérité de la Bonne Nouvelle, et à plus forte raison l'exprimer aux autres, que si nous *partageons* très concrètement et très profondément la vie des autres. N'est-ce pas dans la fréquentation quotidienne de ses contemporains que Jésus a découvert la densité humaine de l'amour du Père et qu'il a pu trouver les « signes » et les « paroles » qui l'expriment définitivement ?

Aussi nous aimerions que les responsables de nos Eglises partagent beaucoup plus concrètement la vie de notre pays, qu'ils entraînent par leur exemple, et surtout qu'ils soutiennent et encouragent ceux qui veulent aller très loin dans cette participation.

IV. — La rencontre avec d'autres religions nous fait peu à peu toucher du doigt *l'originalité de la Foi chrétienne dans son rapport avec toutes les formes de religion*, même les plus élaborées. Il ne s'agit pas de croire que toute forme religieuse doive disparaître dans l'expression de la Foi. Mais nous pensons notamment qu'un éclairage nous est donné par les premiers chrétiens (après Jésus lui-même) qui sont restés longtemps fidèles à la Synagogue. En ce temps-là la Foi en Jésus n'était donc pas en concurrence avec la religion juive : on pouvait être chrétien et juif en même temps. Aussi il nous semble que la conversion à Jésus ne peut plus être envisagée comme nécessitant d'abord une rupture avec la religion d'origine.

Nous croyons qu'il nous faut entreprendre une recherche, en vérité assez nouvelle, qui permettrait à des hommes totalement enracinés dans leur religion originelle ou dans leurs idéologies propres de participer à la vie de Foi sans reniement initial.

Nous sentons combien cela paraît utopique aujourd'hui ; pourtant il nous semble qu'il en va de la catholicité de l'Eglise, du respect des hommes et des religions, et de la fidélité à l'originalité radicale de la Bonne Nouvelle.

Nous aimerions que les responsables de l'Eglise mettent des théologiens en recherche dans ce sens, mais aussi qu'ils cherchent déjà avec des chrétiens, car la vie précède la formulation théologique, à tirer les conséquences concrètes d'une pareille utopie en posant les premiers jalons.

V. — Cependant le domaine religieux n'est pas le seul où s'exprime notre Foi en Jésus. La lecture des Evangiles et notre méditation du mystère de l'Incarnation nous montrent surtout combien la *Bonne Nouvelle est essentiellement liée au quotidien de la vie des hommes*. C'est à partir des questions souvent les plus communes et des situations les plus ordinaires que Jésus séduit ses contemporains et manifeste la profondeur et la nouveauté radicale de ce qu'il porte en lui.

Certes, l'Eglise a pris l'habitude, au cours des siècles, d'exprimer sa Foi en termes proprement religieux (théologiques ou « spirituels »), voire moraux. Mais il nous apparaît de plus en plus que nous devons réapprendre à relire les réalités quotidiennes dans l'esprit de Jésus, à parler en paraboles, à retrouver des signes ordinaires, humains, profanes, de la manifestation de la Bonne Nouvelle.

A ce titre, il nous semble urgent de faire une relecture des Evangiles qui s'attache beaucoup plus que par le passé à ressaisir les traits quotidiens de l'action de Jésus au milieu de ses contemporains. Elle prendrait en compte notamment son attitude générale vis-à-vis des pouvoirs politiques ou religieux : elle chercherait à mettre en lumière le type de signes que Jésus a utilisés concrètement pour exprimer le fond même de sa révélation.

En même temps que les responsables de l'Eglise susciteraient cette recherche au plan exégétique, tous ensemble nous avons à retrouver dans l'existence quotidienne les problèmes des hommes, leur langage, *les signes et les paroles de tous les jours capables d'exprimer notre Foi* et de la rendre perceptible aux autres comme une nouveauté réellement libératrice.

Nous ne croyons plus guère, pour notre pays, aux paroles officielles prononcées au nom d'une certaine forme d'autorité, elles ne peuvent être écoutées que par les seuls initiés. Par contre, nous croyons beaucoup plus à l'efficacité d'une parole qui vient expliciter un engagement clair, concret, « dans la vie » et que tout le monde peut voir ou connaître.

Nous ne croyons pas non plus que l'on puisse parler au nom de la communauté tout entière sur les problèmes auxquels notre monde est confronté ; d'abord nous n'avons pas de « structures de représentativité » dans notre Eglise, mais aussi ses problèmes sont tels qu'ils exigent qu'on les vive du dedans pour pouvoir en diminuer l'épaisseur, serait-ce très légèrement.

Là encore, nous et nos responsables avons à redécouvrir personnellement de nouveaux accès à quelques vérités simples avant d'enseigner et de proclamer la vérité. N'avons-nous pas à revivre activement le mystère de la vie cachée de Jésus ?

VI. — C'est dans le domaine du *politique*, nous semble-t-il, que se joue actuellement, pour une très grande part, le sort des hommes. La guerre du Proche-Orient et ces 25 ans de tension, d'exil, de violence légalisée, sont pour nous une grave question. La guerre sourde de l'énergie, la « faiblesse » de plus en plus grande des pays sans richesses commercialisables, mais aussi les tortures policières, les arrestations arbitraires, le manque d'expression libre, la montée des prix, etc., tout cela pèse extrêmement lourd sur les possibilités concrètes de libération à tous les niveaux de la vie.

Il faut bien avouer que nos communautés locales ne sont guère concernées par tout cela puisque, pour l'essentiel, elles sont composées de gens qui, à ce niveau n'ont aucune solidarité de destin effective avec notre pays. (Etrangers, gens de passage). Elles nous semblent pourtant avoir à « témoigner » dans les questions politiques. Serions-nous définitivement des privilégiés assurés de leur tranquillité, (risquent au plus une mutation en métropole) spectateurs du drame et des espoirs de leurs frères ?

Nous savons combien, à ce stade, nous sommes déficients, personnellement, collectivement, et combien notre position est délicate. Mais nous ne pouvons accepter comme normal

notre absentéisme actuel. Il nous semble urgent, là encore, que des individus et des groupes fassent une recherche très sérieuse et que les responsables d'Eglise, avec eux, essaient de vivre et d'exprimer leur Foi au cœur même de ces réalités.

VII. — Conjointement au politique, *notre foi se joue de façon privilégiée dans notre façon d'aborder et de vivre la pauvreté*. Pour des raisons historiques nos communautés ont une tendance, semble-t-il irréversible, à être constituées en majorité de gens aisés. Nous expérimentons chaque jour quel mur sépare celui qui peut satisfaire à peu près correctement ses besoins essentiels et celui qui ne peut que supporter ses manques et rêver pour plus tard de joindre les deux bouts.

Chaque chrétien, chaque homme, est invité à l'aumône sous toutes formes ordinaires. Dans ce domaine très particulier nous recevons tous les jours des leçons extraordinaires de nos camarades : ils nous apprennent ce qu'est la pauvreté et le caractère relatif de la possession des biens.

Cependant il y a là pour nous une pierre d'achoppement. Notre foi ne peut être la « Bonne Nouvelle » qui si au préalable nous éprouvons effectivement notre solidarité avec les pauvres et les laissés-pour-compte par le développement et la transformation de la société. Ce ne sont pas nos actions individuelles ou collectives d'entraide qui résolvent le problème : elles entrent dans la ligne des actes normaux qu'accomplissent les hommes ou les sociétés possédantes par rapport à ceux qui ne possèdent pas. En fait, nous savons mal ce qu'il faut faire. Mais nous sommes certains que l'Eglise joue là sa crédibilité de façon prioritaire.

Nous aimerions que nos responsables, au coude à coude avec tous, cherchent patiemment à la fois leur mode de pauvreté personnelle et l'expression collective de notre solidarité avec les « pauvres ». Et certes, le problème n'est pas facile.

VIII. — Quel que soit l'effort fait depuis plus d'une décade pour modifier les « structures » de l'Eglise, elles nous paraissent de plus en plus inadaptées.

Dans le Bled, certes il se passe quelque chose de nouveau : le petit nombre des chrétiens ont là les structures

qu'ils se donnent. Le fait qu'ils soient tous étrangers ou de passage rend leur communauté beaucoup trop extérieure au pays. En plusieurs endroits néanmoins ces groupes réussissent réellement à manifester que l'Eglise n'est pas un groupe d'étrangers « comme les autres ». Libérés des structures du passé ils découvrent progressivement une manière originale d'être l'Eglise ici.

Mais dans les villes, évêchés, paroisses et écoles sont encore liés matériellement au passé colonial, bien que la majorité des gens qui les servent aient tourné la page depuis longtemps. Ces institutions restent trop lourdes de servitudes, y compris au plan financier, elles constituent un appareil qui ne peut fonctionner qu'en appliquant les mêmes méthodes que par le passé (il faut chercher de l'argent « ailleurs » ou chez les riches, assurer un culte, sauvegarder un prestige, etc). Il y a progressivement un divorce entre ces institutions et la recherche actuelle de la communauté.

Le divorce s'installe aussi dans la vie des gens qui sont au service de ces institutions : alors qu'ils sont pauvres, ils vivent derrière une façade riche, alors qu'ils se veulent solidaires du peuple, ils travaillent pour une organisation en marge, etc. Ceci explique la désaffection d'un certain nombre pour les institutions auxquelles ils appartenaient auparavant. Par trop de témoignages nous savons que ces mêmes institutions plantées au centre des grandes villes attirent les yeux de beaucoup de nos camarades ; c'est à travers leur « façade » qu'ils perçoivent l'Eglise, ils la découvrent puisante, riche et étrangère.

Nous sommes persuadés que, quel que soit le petit nombre de ces institutions, elles exercent malgré la qualité et les efforts de leurs membres une action qui est autre que tout ce que nous voudrions exprimer en Eglise depuis des années.

Bien sûr, nous savons qu'il y a des problèmes très complexes à résoudre. Mais nous aimerions que l'Eglise d'aujourd'hui et de demain soit le plus rapidement possible délivrée des séquelles du passé et que l'Esprit d'intelligence et de discernement fasse travailler notre imagination pour résoudre au plus vite ces problèmes.

Deux remarques pour finir

a) La question de l'annonce de la Bonne Nouvelle est trop centrale dans l'Eglise pour que le débat se bacle en un an de temps. Nous demandons à nos évêques d'insister très fortement pour qu'à ROME aucune directive ne soit donnée par le synode qui deviendrait normative de la vie et de la recherche des Eglises comme les nôtres. Que nos évêques disent aussi très haut combien notre situation est différente de celle des autres Eglises, puisque le Maghreb est une des seules régions du monde où il n'y a pas d'Eglise autochtone. Qu'ils disent aussi que leurs Eglises ont besoin de « franchises » et de *liberté dans la recherche*, qu'il soit reconnu à ses membres en recherche le droit d'expérimenter en dehors des chemins connus, etc.

b) Le travail de recherche et de confrontation, s'il ne peut être que l'œuvre de personnes ou de groupes restreints ou de petites communautés de tout genre, ne peut avancer vraiment que si un gros effort de confrontation et d'échange est entrepris à l'échelle des régions, des pays et du Maghreb. Sans ce travail, les efforts se dispersent, les positions se durcissent, les gens se lassent et se désintéressent de la communauté ecclésiale. Nous savons que depuis des années un énorme travail de recherche a été entrepris dans des points isolés du territoire ; il serait bon, et urgent, de regrouper les recherches, de les faire critiquer par d'autres, etc. Notre Eglise peut ainsi devenir *un lieu d'échange et de confrontation* dans la Foi.

Nous croyons que ce rôle de coordination et de répercussion des recherches partielles revient en tout premier lieu à la hiérarchie. Nous demandons à nos évêques de reconsidérer leur rôle à la lumière de cette urgence.

Nous voulons terminer en disant combien nous sommes attachés à notre Eglise. Nous voudrions faire tout ce qui est en notre pouvoir pour l'aider à « prendre le tournant ». Nous désirons qu'elle devienne progressivement une communauté qui vive de la nouveauté radicale de l'Evangile.

Rapport de la Conférence épiscopale d'Afrique du Nord pour la préparation du Synode des Evêques

Introduction

Notre réflexion sur l'Evangélisation prend évidemment sa source dans l'expérience pastorale de nos diocèses d'Afrique du Nord. Notre situation particulière sera brièvement exposée aux paragraphes I et II de ce document.

Dans ce contexte précis, nous avons été conduits à renouveler le mode de notre témoignage et à en approfondir le sens. Notre expérience actuelle de l'Evangélisation nous paraît maintenant dépasser les circonstances concrètes qui l'ont vu naître, rejoindre d'autres expériences similaires, et devenir avec elles significative pour l'Eglise universelle.

C'est pourquoi nous avons essayé d'en proposer une brève analyse théologique et pastorale. On les trouvera dans les deux derniers paragraphes de cette réponse.

Le contexte dans lequel se place notre témoignage

Nous portons le témoignage de la foi en l'Évangile dans des pays qui nous paraissent surtout marqués par les caractéristiques suivantes :

- * des sociétés post-coloniales qui ont subi la domination économique, politique et culturelle de pays réputés chrétiens, et qui exigent aujourd'hui de ces mêmes pays le respect absolu de leur autonomie et de leur responsabilité dans tous les domaines, en particulier au plan culturel.

- * des sociétés en mutation, à la recherche d'un nouvel équilibre entre la fidélité à leur héritage et la volonté de se faire un avenir qui garantisse la promotion de l'homme.

- * des sociétés musulmanes qui ont une certaine connaissance du Christianisme à travers les mass-média ou des rencontres occasionnelles, mais qui le situent traditionnellement comme une étape révolue de l'histoire religieuse et considèrent souvent la présence chrétienne comme un danger pour leur unité nationale et leur authenticité.

Dans ce contexte, nos Églises se présentent en petits groupes minoritaires avec, pour la plupart, le lourd handicap de leur origine étrangère. Pourtant, dans cette situation, nous espérons avoir approfondi le sens de toute annonce de l'Évangile.

Les questions auxquelles doit répondre notre témoignage

Pour qu'un témoignage chrétien puisse être porté dans nos pays, il nous fallait trouver une réponse aux questions suivantes :

- 1) Comment porter un témoignage tel que l'Église, consciente des difficultés accumulées par l'histoire, renonçant à toute volonté de puissance, mérite d'être acceptée dans le pays ?

2) Comment notre témoignage peut-il rejoindre l'initiative de Dieu et l'action de l'Esprit qui se manifestent dans l'histoire individuelle et collective des autres ?

3) Comment notre témoignage peut-il respecter l'autre dans son dynamisme propre, dans ce qui le fait vibrer et donne sens à sa vie ?

4) Comment situer une communauté de disciples du Christ dans un groupe humain non chrétien, sans qu'elle soit considérée comme extérieure à ce groupe ou étrangère ?

5) Comment nous aider mutuellement, chrétiens et non-chrétiens, à discerner notre vocation propre, individuelle et collective, dans le dessein de Dieu, et à y répondre toujours plus fidèlement ?

Réflexions théologiques

A/ L'action du Verbe et de l'Esprit dans le monde et l'évangélisation

Ces questions posées aux communautés chrétiennes au Maghreb nous invitent à contempler le mystère du Christ avec un regard renouvelé, pour comprendre comment Celui qui est l'Alpha et l'Oméga nous fait actuellement participants de sa présence active dans le monde.

Nous avons été amenés à mieux saisir comment le Verbe Créateur est présent à toute l'humanité, la fécondant par la *semence divine* (selon l'expression traditionnelle de saint Justin et de l'Ecole d'Alexandrie) (1) — car il est « le Verbe qui illumine tout homme venant en ce monde » (Jn 1/9), le « Seigneur Jésus par qui tout existe » (1 Co 8/6). « Car en Lui tout a été créé dans les cieux et sur la terre... tout est créé par Lui et pour Lui... en qui tout existe » (Col. 1/16 ss).

Cela nous a permis de mieux comprendre comment l'action du Verbe incarné, qui est aussi le Verbe créateur, transfigure de l'intérieur l'humanité et vient par son *Epiphanie* la conduire progressivement à la plénitude de la lumière.

(1) Mgr Elie ZOGHBY - Intervention au Concile (9 novembre 1964) pour préparer le schéma « Ad Gentes »..

L'Esprit du Christ est à l'œuvre dans le monde pour féconder et porter à maturité ces semences du Verbe.

Ce même Esprit éclaire celui qui a mission de porter l'Evangile. Il lui permet de découvrir aujourd'hui comment dans le Christ s'opère le renouvellement de la face de la terre, l'invitant à y communier activement (Jn 16/13).

**B/ La vie du Christ,
l'Evangile,
l'évangélisation**

*1. La bonne Nouvelle s'exprime par la vie de Jésus
plus que par son enseignement*

Dieu ne nous a pas communiqué l'Evangile comme une doctrine que l'on apprend. Il nous a envoyé son Fils qui est Lui-même la Bonne Nouvelle. L'Evangile commence, non pas quand Jésus prononce le Sermon sur la montagne, mais quand il naît parmi nous.

Pour découvrir Dieu, il faut regarder Jésus. « Qui me voit, voit le Père » (Jn 14/9). Pour répondre à l'appel de Dieu, il faut imiter ce que Jésus a fait : « Aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai aimés » (Jn 13/34, Jn 15/12).

*2. C'est en méditant la vie de Jésus
dans l'expérience vécue de la foi
que l'Eglise progressivement comprend l'Evangile*

A sa mort, Jésus n'a pas légué aux siens un livre de doctrine. Il leur a promis l'Esprit Saint. Les chrétiens, assistés par l'Esprit, découvrent progressivement le sens de l'Evangile en méditant la vie du Christ dans l'expérience vécue de la foi.

En contemplant Jésus sous le regard du Père, l'Eglise prend conscience du mystère du Verbe incarné et des richesses de la vie trinitaire.

En rappelant la mort du Christ qui « livre sa vie pour les siens » (Jn 10/11 et 18) et en célébrant sa Résurrection, l'Eglise découvre le mystère du Salut et apprend comment Dieu accomplit l'œuvre de la réconciliation (Jn 11/52).

En sortant du monde juif, les premières communautés chrétiennes découvrent la dimension universelle du message évangélique (Actes 11/17).

3. *L'évangélisation s'accomplit d'abord par un témoignage de vie*

Aujourd'hui aussi, l'annonce de l'Evangile se réalise d'abord dans un témoignage de vie. Dieu appelle chaque homme à vivre comme son Fils, dans la soumission au Père et l'amour des frères. Cette façon de vivre est la Bonne Nouvelle apportée par le Christ.

Cette « vie nouvelle » est celle de tout homme fidèle à l'Esprit, quelle que soit sa tradition religieuse. Jésus lui-même a choisi un Samaritain comme personnage-type de l'amour universel. Il s'est arrêté pour admirer l'action de l'Esprit dans la foi du centurion romain, la prière de la femme syro-phénicienne et l'action de grâce du lépreux de Samarie.

Le chrétien découvre aussi dans la vie du non-chrétien la présence de l'Esprit. Cette découverte l'appelle à se convertir lui-même plus profondément à l'Evangile.

4. *L'évangélisation requiert que le témoignage de la Parole éclaire le témoignage de la vie*

Il faut cependant que le sens de cette « vie nouvelle » soit aussi donné par la parole. Cette annonce est nécessaire. Mais on ne doit pas y voir le tout de l'évangélisation, ni même parfois l'essentiel de l'évangélisation.

D'ailleurs l'annonce du message se réalise de multiples manières. Elle est déjà contenue en germe dans la vie. Elle est véhiculée aujourd'hui plus qu'autrefois par les mass-média.

Ce qui manque souvent au non-chrétien, ce n'est pas la connaissance de l'Evangile, mais la rencontre de quelqu'un qui vit l'Evangile.

C/ L'amour de Dieu, l'Eglise, l'évangélisation

L'Eglise qui accueille et médite la révélation en Jésus-Christ du Dieu-Amour est en même temps requise par le service de cette Révélation et de cet Amour pour tous.

1. *Comme Dieu lui-même...*

Cet amour humble et actif des hommes ne s'impose pas mais se propose dans la vie historique de Jésus-Christ, sa mort

et sa Résurrection ; il a pris parti pour un messianisme d'universelle tendresse, respectueux de la liberté et de l'histoire humaine (Mt 12/18 et ss).

Cet Amour est en effet à la source de toute l'histoire et de toute l'activité humaine ; il ne les annexe pas mais les suscite et les appelle à faire mûrir dans l'Esprit les « semences du Verbe », « les richesses dispensées aux nations » (Ad G. 11).

Cet Amour appelle l'humanité à son plein achèvement : le rassemblement en Dieu de tout le genre humain, dans le respect et l'épanouissement de tout homme et de toute communauté humaine ; il exige donc le jeu entier de la liberté active de l'homme et des communautés humaines, de leurs responsabilités individuelles et collectives, de l'originalité propre à chacun.

Précisément parce qu'il est Amour.

2. *Ainsi l'Eglise...*

Une triple requête est donc adressée à l'Eglise par cette révélation en Jésus-Christ du Dieu Amour :

- vivre l'histoire de l'humanité et la rencontre de chaque homme, de chaque communauté humaine,
- y reconnaître, déjà présentes, les merveilles de l'Amour de Dieu pour chacun,
- y servir loyalement tout ce qui est vrai, juste et bon (Phil. 4/8).

En outre, l'Amour convie l'Eglise à témoigner du même respect, de la même discrétion, de la même patience que Dieu pour les lentes maturations du monde. Il la presse d'ouvrir à tous, avec la même audace que Dieu, les perspectives d'une vie nouvelle dans un monde nouveau. Il l'appelle à contester avec la même force que Dieu tout repli sur soi des personnes et des groupes.

3. *... dans son cheminement historique*

Ce n'est qu'en tâtonnant à travers de nombreuses vicissitudes très humaines où l'Esprit la guide, que l'Eglise peut affiner progressivement sa manière de servir une telle Révélation, se dégager de ses ambiguïtés ou compromissions, réaliser plus clairement sa vocation de « signe » pour tous.

Les critiques fondées de l'histoire, les appels exigeants du monde en devenir, les conflits qui l'agitent sont, à leur manière, interpellation et moyens pour l'Eglise de s'évangéliser elle-même, de « faire la vérité dans la charité », de témoigner ainsi du Dieu saint qui est Amour.

Démarche pastorale

Sur la base des intuitions précédentes, nous avons été amenés à témoigner l'Evangile de la manière suivante :

1. Découvrir avec sympathie tout ce que vit l'autre, ses aspirations profondes, ce qui donne sens à sa vie.
2. Se mettre à l'école de l'autre pour partager sa sagesse de vie, faire siens « les joies et les espoirs, les tristesses et les angoisses » de sa communauté, et apprendre ainsi à vibrer à son rythme.
3. Privilégier les lieux où la vie-ensemble débouche sur une lutte pour l'homme et une promotion des plus pauvres.
4. Par le fait même, manifester un monde où l'on peut croire à l'amour et à un amour universel. Se partager cet amour sous ses divers aspects (respect, solidarité, service, amitié, etc.).

Dans ce climat de respect, d'amitié et de confiance, le sens donné par chacun à l'existence humaine se dévoile. Les diversités et même les oppositions font naître une interpellation mutuelle et permettent de discerner ensemble la valeur des objectifs poursuivis et des motivations qui les inspirent.

Dans cette rencontre et ce partage, les hommes, conduits par l'Esprit-Saint, mènent la création vers sa fin véritable, répondent à leur vocation profonde, découvrent finalement une communion qui vient de plus haut et réalisent progressivement leur union à Dieu.

Le chrétien et l'Eglise ne sauraient choisir eux-mêmes le temps et le contenu de ce partage. Ils sont soumis à l'Esprit Saint qui, seul, connaît l'intention actuelle de Dieu sur les

cheminements des personnes et des groupes. Ce qui compte, en définitive, c'est que chrétien et non chrétien acceptent de recevoir l'un de l'autre ce que Dieu veut leur communiquer l'un par l'autre.

Conclusion

Quelques conséquences pour la vie de l'Eglise

Les exigences même du dialogue chrétien avec les milieux humains que nous rencontrons somment nos Eglises de respecter plus réellement en elles-mêmes les cheminements personnels et l'action libre de l'Esprit en chacun.

Elles nous invitent à réaliser l'unité dans la diversité : cette unité qui naît de la contemplation assidue de l'unique Bonne Nouvelle, cette diversité qu'implique l'enrichissante multiplicité des situations vécues et la libre action de l'Esprit en chacune d'elles.

Seule la contemplation de Dieu et de son action peut disposer à Le reconnaître en nos communautés comme en celles où nous sommes insérés.

L'Eglise s'enrichit des efforts exigés par l'évangélisation : elle apprend ainsi à vivre davantage ce que son Seigneur l'envoie « signifier » au monde : « l'union à Dieu et l'unité du genre humain » (L.G.I.).

« Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils unique... ».

(Jn 3/16)

« ... pour rassembler dans l'unité les enfants de Dieu dispersés ».

(Jn 11/52)

A Objectif 74

André Bossuyt

Les journalistes ont bien fait leur travail. Il n'est pas ici question d'apporter une pièce de plus au dossier de leurs comptes rendus. Après avoir simplement remarqué la chaleur et la sympathie qui se dégageaient des lignes consacrées à ce rassemblement massif de la J.O.C. dans les colonnes des journaux aussi divers que La

Croix, L'Humanité, Le Figaro et le Monde, nous tenterons ici une « lecture au second degré » de ce qui, malgré la modestie des moyens mis en œuvre, marquera sans doute une date dans l'histoire du mouvement ouvrier (1) comme dans l'histoire de l'Eglise.

**Nous étions
en pleine masse
ouvrière**

Certes, il y avait foule... et c'est déjà quelque chose. Mais le problème de fond n'est pas là. Ce n'est pas seulement une question de blue-jeans, de tee-shirts, de casquettes multicolores de calicots et de pancartes..., ce n'est pas seulement une question de cris, de bruits, de gestes et de chants, bien que tout ceci puisse avoir une valeur significative; plus précisément c'est une masse de jeunes travailleurs et de jeunes travailleuses qui se sont reconnus à travers les assemblées générales, les meetings par catégories, les rencontres diverses, comme faisant partie d'un même peuple en marche dans la souffrance et l'espérance. On sentait une parfaite synchronisation entre ce qui était exprimé oralement ou visuellement sur le podium et ce

qui était vécu dans la trame de leurs existences quotidiennes. Ils se reconnaissaient eux-mêmes si bien dans ces descriptions que leurs réactions se déclenchaient avec la rapidité d'une étincelle. « C'est ça qu'on vit ».

Qu'il s'agisse de leurs conditions de vie dans l'usine ou dans les circuits scolaires, des difficultés et des aspirations des employés de maison ou des apprentis sur le tas, de l'avenir professionnel des uns et des autres ainsi que de leur place actuelle dans la société, ils « se voyaient » et c'est

(1) Les principales organisations ouvrières syndicales ou politiques invitées à ce rassemblement ont répondu largement à cette invitation en s'y faisant représenter par des responsables importants.

Une masse ouvrière qui a son style d'expression

ainsi que ce rassemblement m'a semblé avoir une portée révélatrice et éducative de grande valeur. Il permettait à un ensemble de jeunes travailleurs d'opérer une « prise de conscience » de la réalité, des aspirations qui les soulèvent, des appels auxquels certains d'entre eux ont déjà commencé à répondre. A aucun moment on n'a décollé de la réalité ; à aucun moment on ne s'est contenté d'un constat ou d'une analyse. Mais le constat étant toujours saisi à pleines mains, l'analyse étant toujours poussée jusque dans ses dimensions écono-

Celui qui regarde les choses de l'extérieur et « par le petit bout de la lorgnette » peut, avec un air hautain, passer complètement à côté du contenu qui m'a semblé très dense mais qui passait à travers des signes extrêmement simples. Bien sûr, tout peut devenir slogan, conditionnement, manipulation. Mais, compte tenu de ce qu'on ne parle pas à une foule de plusieurs dizaines de milliers de jeunes travailleurs et travailleuses de la même façon qu'à un parterre d'académiciens ; compte tenu de ce que cette foule doit avoir la possibilité d'exprimer ses réactions d'accord ou de désapprobation et la possibilité d'établir entre ses membres un réseau de communications fraternelles..., j'ai admiré la puissance suggestive de certaines expressions scéniques très dépouillées et n'utilisant que des moyens ultra-modestes, le tout était toujours marqué de cette idée maîtresse : le combat revient à transformer une situation qui écrase en une situation qui, avec les mêmes matériaux de base, libère les énergies qui sont dans l'homme.

Toujours à propos de cette expression typiquement populaire, tous ceux

miques, politiques et internationales, on prenait appui sur une action déjà vécue pour créer un appel d'air en avant.

Ce n'est pas un hasard si, en dehors de ses réelles qualités musicales, un des meilleurs chants du rassemblement fut celui de Charpentreau qui leur faisait dire : « Nous chantons la vie, la vie qui nous mène en avant. A son appel, nos voix répondent : nous sommes le printemps du monde ». C'était bien autre chose que de l'enthousiasme juvénile.

qui ont essayé de regarder avec sympathie ce rassemblement, et ceci dans toutes ses manifestations, ont été frappés d'une sorte d'alliage très solide entre le sérieux et le festif. On ne camoufle à aucun moment la dureté de la vie, on ne camoufle même pas nos lâchetés, mais en même temps (et cela me semble personnellement un secret des plus évangéliques de la pédagogie jociste) tout se déroule avec une telle capacité d'émerveillement sur ce que Dieu réalise dans la vie des copains et dans la nôtre qu'on se trouve de plain pied dans la joie et dans la fête. On n'a pas affaire à une bande d'écrasés ou de vieux lucides. On a affaire à un peuple qui espère car il est déjà en train d'agir. Nous étions insérés dans la grande tradition de la classe ouvrière.

Cela va même jusqu'à Phumour : témoin ces employées de maison qui se promènent avec un petit tablier annonçant qu'elles ne sont pas des « bonnes à tout faire » et qui brandissent un petit balai et un petit seau. Mais qu'on ne se méprenne pas là-dessus : elles font partie de celles qui sont le plus compromises dans l'action individuelle et collective.

Une expression manifestant que la vie est le lieu de la Foi

Nous sommes en plein meeting sur les conditions de travail et d'études. Aucune des dimensions du problème n'a été gommée. L'expression parlée, chantée, mise en scène a suscité une foule de cris, d'applaudissements, de mouvements. Et dans le droit fil de cette communauté qui vit, Jésus Christ est annoncé et reconnu comme source, comme appel, comme fin. C'est alors un tonnerre d'applaudissements encore plus vigoureux que tout à l'heure. Ne sommes-nous pas en pleine célébration ? n'est-ce pas déjà un magnifique acte de foi aussi inséré dans la vie des hommes qu'accueillant au don venu d'en-haut ?

Nous sommes en plein meeting des employées de maison (est-il utile de préciser que Portugaises et Espagnoles ne manquaient pas ?). Rien ne nous a été épargné de ce qui, plus ou moins subtilement, peut paralyser l'épanouissement de beaucoup d'entre elles. Et c'est là-dedans, c'est dans l'action déjà entreprise, que le Royaume de Dieu se reprecise à leurs yeux. Les voilà qui nous disent comment, ayant retrouvé l'espoir humain, elles redécouvrent aussi la vraie signification du message du Christ, et tout

cela grâce au dynamisme d'un mouvement où, selon leur expression qui n'a évidemment aucune prétention théologique mais qui est riche de sens, « on se partage Jésus Christ ».

Nous sommes en pleine célébration liturgique. Comment alors, malgré quelques inévitables bavures sur lesquelles sans doute s'aiguillera la bile de certains, ne pas être saisi à la gorge par le sérieux de la dimension pénitentielle d'une foule qui, dans son langage mais en vérité, demande à Dieu de venir en elle avec sa puissance dynamique d'un pardon qui pousse en avant ! Comment ne pas apprécier la Parabole du semeur nourrie de toute la densité de vie de cette jeunesse ouvrière : elle ouvre alors sur un mouvement d'action de grâces où le Christ est reconnu comme « Voie, Vérité et Vie » ! Comment ne pas admirer la manière dont la nature communautaire, missionnaire, responsable de toute vie chrétienne et de toute vie d'Eglise est rappelée, approuvée joyeusement et signifiée en permanence !

Ai-je fait erreur en pensant que le cœur du Père des cieux devait en être tout joyeux ? Je ne le crois pas.

Un ouvrage de théologie populaire... *

Henri Denis

*Robert PANNET, « Le catholicisme populaire, 30 ans après »
« France pays de mission ? ». (Ed. du Centurion 1974).*

Voici un livre qui tombe dans une bonne conjoncture. On parle beaucoup des « retours » : celui de Dieu (qui était mort), celui de l'Esprit, pourquoi pas celui de la « religion populaire » ?

Robert PANNET vient d'écrire un livre serein (il convient de souligner son caractère non pamphlétaire) sur cette religion qu'il appelle d'ailleurs plus précisément, pour la France, le catholicisme populaire. Gageons que cette question va faire parler d'elle dans les mois ou les années qui viennent.

Je voudrais essayer de dire ici les réactions qui ont été les miennes à la lecture de ce livre, et du même coup provoquer d'autres réactions, y compris — s'il le veut bien — celles de l'auteur lui-même.

Robert PANNET a pris un heureux et habile parrainage : le Père GODIN, auteur de « France pays de mission ? ». Par ce biais, il bénéficie de la sympathie de l'aile marchante de l'action catholique française, tout en se demandant (sans le dire tout à fait) si nous ne cueillons pas les fruits amers d'une pastorale de l'action, de l'engagement et de la militance... Bref ! nous voici à l'aise pour ouvrir ce livre et y découvrir les réflexions, à la fois simples et motivées, d'un pasteur qui n'oublie pas qu'il est d'abord sociologue. Je voudrais tenter de dire comment j'ai reçu cette analyse, c'est-à-dire comment j'en ai tiré profit et en quoi elle me pose question.

Un livre qui pose des questions auxquelles on ne peut pas se dérober

Fort du parrainage dont j'ai parlé, Robert PANNET va tenter d'analyser un phénomène étrange : la religion populaire que l'on disait « mo-

Extraits de « SIGNES » Bulletin du Service de Pastorale sacramentelle de Lyon mai 74 (6 av. A. Max 69005 LYON) avec autorisation de l'auteur.

ribonde » (il y a trente ans) est encore vivante ou vivace aujourd'hui (1). Que se passe-t-il donc ? C'est tout l'intérêt du livre d'avoir cherché la raison d'être de ce phénomène. Je note donc ce que j'ai particulièrement retenu.

Un pasteur qui " aime les gens "

L'auteur est sociologue, c'est vrai. Mais il ne peut faire autrement que de laisser transpirer son attitude vis-à-vis du monde populaire (qu'il ne confond pas avec une classe sociale). Cette attitude me semble foncièrement honnête et humaine, pourquoi pas évangélique ? Et l'on se prend à penser : comment se fait-il que l'on n'ait pas fait droit davantage à ces réalités de la religion populaire ? Tout le monde connaît l'allergie de beaucoup de pasteurs relativement au culte. On peut se demander si cette allergie ne repose pas sur des jugements tout faits (cette religion populaire est magique ou décadente...) ou bien sur des projets inavoués (redevenir ailleurs que dans le domaine religieux les leaders d'une multitude).

Ce que nous apporte ce livre, c'est un certain ton, une certaine manière de parler. Il faut remercier l'auteur de nous communiquer son amour du peuple, de ceux que l'on appelle parfois (avec hauteur) les petites gens ».

Des accents théologiques à noter

Robert PANNET ne peut pas s'empêcher de faire œuvre théologique. C'est pourquoi, il me plaît de noter les accents théologiques qu'il met lui-même volontiers en relief et que je résume ici :

- revalorisation du sacrement, en raison de son lien avec la vie. On a trop vite dit que les sacrements étaient étrangers à la vie des hommes : la naissance, l'adolescence, le mariage, la mort... seraient-ils en dehors de la vie ? Ceux qui prônent l'attention à la vie ne devraient-ils pas être attentifs à ces situations humaines fondamentales ? (p. 233). Autrement dit, ne faudrait-il pas réconcilier les rites et l'Evangile (pp. 237/238) ?
- retrouver une théologie de la foi religieuse. Une foi sans religion est une foi nue (impossible ! p. 199), une foi déshabillée, sans corps, sans support. Il conviendrait alors de retrouver les rites festifs populaires comme les lieux de la transcendance de l'homme. Les lieux d'épanouissement possible de la foi (cf. le baptême p. 115, la communion solennelle p. 132, le mariage p. 140, les funérailles p. 156).
- redonner sens et efficacité à la théologie des fins dernières. Un christianisme qui ne promet plus rien, qui ne parle plus d'un monde « autre » (à venir), qui ne porte plus l'espérance, ne peut plus apparaître comme une religion de Salut (cf. pp. 37, 90, 253). Il faut bien avouer qu'une réelle question est ici posée.

(1) Il faut bien préciser que - pour l'auteur - il s'agit non pas de « pratiquants » (réguliers) mais de ce que l'on peut appeler « les chrétiens » des quatre saisons de la vie.

Ayant repéré ces trois lignes théologiques, je suis tombé avec intérêt sur une page, qui se présente un peu comme un confirmatur. L'auteur dénonce (p. 229), avec quelque véhémence, trois fausses théologies qui, à son avis, sont responsables du mépris affiché à l'égard de la religion populaire. Ces trois contre-théologies répondent assez bien — point par point — aux trois accents notés plus haut :

- la théologie de la foi adulte (qui classe les « autres » comme les infantiles de la religion rituelle),
- la théologie des volontaires (les purs) et des « autres » (qui sont sauvés, en foule, par leur bonne volonté),
- la théologie des baptisés pour la libération humaine et les « autres » (les chrétiens du « sacré »).

Une alerte ecclésiologique

Du même coup, Robert PANNET nous alerte sur un point délicat d'ecclésiologie, à savoir l'appartenance à l'Eglise. Pour lui, le phénomène de stabilité du « catholicisme populaire » est un test de l'attachement du peuple à l'Eglise, attachement qui est indissociablement religieux et culturel (pp. 26, 31). N'est-ce pas la preuve que l'appartenance à l'Eglise ne se réduit pas à la conscience d'un engagement de volontaires ou de purs ? Plus exactement, ne faut-il pas faire confiance à ce sentiment d'appartenance, dans la mesure où cette religion reste évangélique (p. 237) ?

Un accueil pastoral

Enfin — et surtout pourrait-on dire —, l'auteur nous invite à considérer de près la qualité de l'accueil fait aux chrétiens festifs. Pour lui, ce n'est pas une question de condescendance, mais plutôt de justice ou mieux de vérité évangélique. Cet accueil, à propos du rite, est gros de conséquence. Car le rite est précisément une structure, un geste, un acte dont on ne peut jamais tout à fait rendre compte : l'acte d'un passage à un au-delà de l'homme. Alors, méfions-nous de toutes les intelligentsias (y compris celles qui font profession d'anti-intellectualisme), parce qu'elles réduisent la religion et la foi des gens à l'expression intellectuelle ou idéologique qu'elles veulent entendre (cf. p. 10).

En conclusion, écoutons cet appel, qui est une alerte aussi bien qu'un aveu :

(Que l'Eglise change son organisation interne, pas de problème).

« Mais que, au plan paroissial ou éventuellement diocésain, elle veuille changer autoritairement le mode d'appartenance religieuse qu'est le catholicisme populaire, par la suppression ou la transformation radicale des célébrations des temps forts qui en sont les actes authentiques, les familles y soupçonnent une intrusion dans leur vie privée familiale et parfois une brimade ».
(pp. 176/177).

On pourrait dire, en d'autres termes : Pitié pour ce peuple nombreux ! Ne tuez pas la religion ! Si jamais vous ne prétendez pas tuer pour autant la foi, vous contribuez cependant à déstructurer l'homme (cf. p. 108).

Un livre auquel on doit poser des questions

J'y reviendrai tout à l'heure ; ce livre fort intéressant ne dit pas très exactement son projet. On aimerait savoir ce que l'auteur propose, en dehors d'un constat attristé et d'un avertissement sans doute salutaire. C'est pour cette raison que ce livre porte en lui-même le danger d'être utilisé. Et c'est aussi pourquoi je voudrais dire quelles critiques (que j'espère aussi bienveillantes que l'écrit de l'auteur) me suggère ce livre.

Des pages regrettables

Et d'abord, je regrette certaines pages, parce que je les crois injustes. La sollicitude pastorale de l'auteur n'est pas toujours universelle. On sent une pointe d'amertume, voire de ressentiment vis-à-vis de ceux qui bradent la religion populaire, l'envers d'un amour. Je vise ici les pages 227 à 233, pages importantes car elles tentent de prévoir ce qui va se passer. Or, il ne s'agit que de reproches, de craintes ou même de jugements défavorables.

En effet, les cinq hypothèses envisagées évoquent plus ou moins un arrêt de mort de la religion populaire : malthusianisme sacramental, malthusianisme dissimulé dans un plan progressif, catéchèse sans prière ni sacrements, éducation de la foi incompréhensible, langage trop savant pour les adultes... Pourquoi ces pages qui semblent dire que tous les efforts faits pas les pasteurs, apôtres ou catéchètes, n'ont été qu'une offensive contre le catholicisme populaire ? Pourquoi ne pas dire aussi le contraire ? Peut-on nier que des pasteurs fort nombreux ont tout fait pour valoriser cette religion, pour l'éclairer, pour l'évangéliser, peut-être avec maladresse parfois, mais souvent avec des motifs rejoignant l'amour du peuple ?

La thèse de la " famille médiatrice "

Une des thèses de l'auteur, celle qui permet d'expliquer la survivance tenace de la religion populaire, repose sur le fait que la famille est la médiatrice de la Religion. Certes la Religion se déplace, mais elle se réfugie aussi dans la famille, et là elle tient bon (voir pp. 37, 39, 106).

Cette thèse ne paraît pas dénuée d'intérêt. Mais il semble qu'il faudrait aussi l'éprouver. Quel est exactement le sens (et l'avenir) de ce glissement ? Que signifie ce refuge dans le lieu affectif et privé qu'est la famille ? Au-

tant de questions qui mériteraient une étude plus poussée, tout particulièrement en ce qui concerne l'affrontement avec un monde sécularisé, sans parler du monde fortement urbanisé.

L'évolution de la Religion

A mon sens, ce qui fait peut-être le plus difficulté, c'est l'affirmation de l'auteur relative à la Religion : « c'est dans les faits religieux d'abord, dans l'ensemble des relations de Dieu vers l'homme et de l'homme vers Dieu et nécessairement dans leur contexte culturel, que l'on peut, que l'on doit découvrir la foi » (p. 198) (cf. encore p. 200).

Voilà une affirmation qui n'est pas pour me déplaire, personnellement. Mais toute la question est de savoir de quelle religion il s'agit pour nos contemporains. Robert PANNET est, sur ce point, assez optimiste : pour lui, la Religion (telle qu'elle est véhiculée et éventuellement offerte) est beaucoup plus un oxygène qu'un opium (p. 93). On peut sans doute avoir une opinion différente. On peut, en particulier, se demander s'il est possible de faire abstraction totalement de la critique de l'aliénation religieuse, dans le monde où nous sommes.

Ne faut-il pas avoir aussi le courage de « critiquer » (avec respect des personnes) cette religion qui n'est finalement populaire que parce que des générations « cléricales » ont réussi à l'inculquer dans l'âme profonde du peuple ? Disons que la question mérite d'être étudiée de près.

Le christianisme doit-il assumer le " non- christianisme " ?

Question redoutable, que l'on pourrait formuler autrement : l'Eglise doit-elle (au nom du Christ), assumer le « religieux » qui n'est pas christianisé ou qui ne l'est plus ? Là-dessus aussi, Robert PANNET est optimiste : « C'est bien le christianisme historique qui, incomplètement sans doute, est vécu par les catholiques festifs des milieux populaires » (p. 200). D'où le titre de l'ouvrage : le catholicisme (et non pas la religion) populaire. D'où également le refus très net de l'auteur d'employer l'expression de « christianisme sociologique » (comme si tout christianisme ne l'était pas ! je me sens ici tout à fait d'accord).

Mais alors la question rebondit : pourquoi privilégier à ce point le festif ? Pourquoi ne pas tabler aussi sur la Justice, sur le témoignage évangélique dans la vie, sur le politique (avec toutes les nuances requises) ? L'auteur a la probité de laisser percer la question (pp. 208, 233, 237). Que penser de l'influence « chrétienne » d'un Helder CAMARA ? Que penser aussi des innombrables « relais » représentés (pour le monde populaire) par les gestes chrétiens en vue d'un monde plus juste, plus fraternel ? Ne faut-il pas en tenir compte, y compris comme dimension de la religion nouvelle, au moins à titre d'éventualité, c'est-à-dire comme nouveaux lieux de la transcendance ? Il est vrai que l'auteur (et c'est son droit le plus strict) répudie les postulats marxistes, surtout à propos du rapport personne-société (cf. pp. 111, 185). Je serais personnellement aussi d'accord avec lui,

mais sans en tirer les mêmes conséquences. Autrement dit, ne faut-il pas aussi chercher à convertir, à évangéliser la religion populaire ? Tâche importante des années à venir (2).

Une stratégie trop floue

Relancer la question du « catholicisme populaire » et prendre une certaine position à son égard, cela n'implique-t-il pas une stratégie ? L'auteur répondra sans doute qu'il parle en sociologue. C'est vrai, et l'on peut lui rendre hommage d'avoir tenu un langage serein, à ce sujet, ce qui lui donne des chances d'être entendu. Mais l'auteur n'est-il pas aussi pasteur ? Ne serait-ce que par la « tendresse » qu'il manifeste relativement au monde populaire. Nous avons alors envie de lui demander : que proposez-vous ? Quelle est votre option ? Que faut-il faire ?

On trouvera peu de réponses à ces questions. Peut-être une ébauche de programme et de « politique » pastorale, dans les deux passages suivants :

p. 219 : la religion populaire a un avenir à deux conditions,

- d'une part, ne pas élever la barrière culturelle entre l'Eglise et le milieu populaire,
- d'autre part, être accueillant aux catholiques festifs.

p. 251 : Il faut toucher le nombre — par une pastorale accueillante — qui est la porte d'une authentique évangélisation.

Mais dans l'ensemble, il faut bien avouer qu'il s'agit plutôt d'un cri d'alarme : faites attention, allez-vous laisser mourir le catholicisme populaire ? (p. 13). Et les trois « nouvelles », insérées à la fin de l'ouvrage (pp. 227-233) ne sont pas faites pour dissiper cette impression de flou stratégique.

Pour être plus précis, disons que l'on aurait aimé une prise de position plus franche sur trois points :

1. Quelle est notre marge de manœuvre ? Dans quelles limites être accueillant, sans dévaluer la foi chrétienne ? Quelle largeur doit avoir ce « serpent » non plus monétaire mais sacramental, si l'on veut éviter d'en arriver aux sacrements « flottants » ?
2. Avec quel « personnel » pourra-t-on mener l'opération « catholicisme populaire » ? Combien de prêtres dans 20 ans ? Pourquoi d'ailleurs n'y a-t-il plus de prêtres ? Est-ce la faute aux prêtres eux-mêmes, qui ont tari leur propre source ? ou bien la faute à autre chose ?
3. Enfin, comment négocier le rapport entre la masse et — ne disons pas l'élite — mais le groupe formé par les pratiquants hebdomadaires et les militants ? Comment retrouver une nouvelle cohérence entre les divers modes d'appartenance à l'Eglise ?

(2) L'auteur craint - entre autres - que l'on ne s'appuie trop aujourd'hui sur le socio-politique. Mais ce catholicisme populaire n'a-t-il pas lui aussi une couleur socio-politique ?

Autant de questions que pose ce livre suggestif. C'est son mérite de les poser ; c'est peut-être sa faiblesse de laisser penser qu'on peut y répondre « en faisant comme autrefois »... On se trouve ici encore au fond d'un débat redoutable : le christianisme n'est ni une civilisation ni une culture, ni le gage d'une structuration humaine (ce serait une forme de « maurassisme » que de le prétendre, du moins exclusivement) ; mais alors, peut-on laisser se pervertir la foi chrétienne pour que soient sauvés un certain ordre social et une structure anthropologique ? Et nous voilà à nouveau obligés d'opter, c'est-à-dire obligés de choisir des stratégies pastorales qui tenteront de faire vivre la foi sans « casser » les hommes, et d'accueillir les hommes sans dénaturer la foi. Tâche passionnante, moins simpliste et moins idéologique que d'aucuns le penseraient. Malgré toutes les réserves émises ici, c'est l'intérêt du livre de Robert PANNET de nous renvoyer à ce réalisme pastoral.

Carnet de la Mission

— André BOSSUYT, évêque de la Mission de France, est décédé à Marseille des suites d'un malaise cardiaque. (voir article en début de revue).

L'Equipe centrale remercie les nombreux amis qui ont manifesté leur sympathie dans cette épreuve qui touche la Mission tout entière.

— Elie GUIGNARD, prêtre originaire du diocèse de Poitiers qui a participé aux équipes sacerdotales de Neuville du Poitou et de la Souveraine, est décédé subitement à Felletin dans sa 48^e année.

Nous avons appris le décès du père de Daniel NICOLAS (Annaba), de la grand-mère de Pierre LETHIELLEUX (équipe santé), de la sœur de Bernard BOUDOURESQUES (équipe scientifique) et celle de Félix LELUBRE (Gaillon).

Que leurs familles et leurs amis trouvent ici le témoignage de notre amitié et de notre prière.

Ouvrages reçus

Chrétien aujourd'hui

Recherches et Débats — n° 82
181 p. Ed. Desclée de Brouwer

Kyrie

A. Boone, F. Cromphout
131 p. Ed. Desclée-Cerf

Comme à l'Aurore

P. Fertin
96 p. Ed. Desclée

Numéros disponibles

- n° 38 : Une Eglise au service de la Foi** (Equipe de Toulouse). Réflexions sur les causes de diminution de la pratique religieuse en France (J. Rémond). Pour une meilleure pastorale de la préparation au mariage (J. Vinatier).
- n° 40 : Un centenaire : Thérèse de Lisieux** (Jean-François Six - Jean Volot - François Lemeur - Marie-Françoise). — Pourquoi être prêtre aujourd'hui ? (Noël Choux - Pascal Idiart).
- n° 41 : Les journées Tiers-Monde (8-9 sept. 73) : Témoignages. Amorces de réflexion** (M. Massard) — Travaux des carrefours.
- n° 42 : Prêtres... au service d'une Eglise à naître au cœur même de la vie...** (Jacques Pelletier — Jacques Barthe). — Le rêve de Paul à Troas (René Salaün).
- n° 43 : Déciffrer ce qui est inscrit en nos vies** (G. Couvreur). — Sur les traces de Paul... (Les responsables de la Mission de France et de l'Association). — Noël à Gerizay : De Lip à Pil (P. Bressollette). Noël avec les réfugiés chiliens.
- n° 44 : « Tous responsables dans l'Eglise ? » Bien comprendre le dossier « Lourdes 1973 »** (Comité épiscopal de la Mission de France) — Au service de la Mission de l'Eglise : une association entre les diocèses et avec la Mission (Bureau Responsable de l'Association).
- n° 45 : Dieu « parle » -t-il aux hommes ?** (Jean Rémond) — Glanés ici ou là : — Pour quelles raisons je crois que Dieu parle aux hommes (Jean Rémond) — Le Message apostolique de la Résurrection (Pierre Derouet).